381

L'or du Rhin.

Richard Wagner.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

L'OR DU RHIN

PROLOGUE DE LA TRILOGIE:

L'ANNEAU DU NIBELUNG

PAR

RICHARD WAGNER.

TRADUCTION NOUVELLE EN PROSE RYTHMÉE

EXACTEMENT ADAPTÉE À LA MUSIQUE

PAR

ALFRED ERNST.

PARIS.
EDITIONS SCHOTT
E. FROMONT
BOULEVARD MALESHERBES (RUE D'ANJOU 40).

LONDRES. SCHOTT & Co.
MAYENCE. B. SCHOTT'S SÖHNE.
BRUXELLES. SCHOTT FRÈRES.

PRÉFACE

La version de *l'Or du Rhin* que je publie aujourd'hui aurait dû logiquement précéder celle de *la Walkyrie*; mais, je l'ai expliqué ailleurs, c'est sur *la Walkyrie* que les circonstances m'amenèrent à expérimenter tout d'abord la nouvelle méthode de traduction. Du moins puis-je dire que lorsque l'ensemble du problème se posa, j'étendis à *l'Or du Rhin* et aux autres parties de *l'Anneau du Nibelung* les essais, les procédés de travail et les principes généraux en cours d'expérimentation pour *la Walkyrie*. La traduction de *l'Or du Rhin*, achevée dans les premiers mois de 1895, fut essayée tout entière en des auditions privées, et, fragmentairement, en des exécutions publiques. Depuis, je l'ai reprise et revue de la première ligne à la dernière, et c'est le résultat de cette révision qui forme le texte français contenu dans la présente brochure, texte fait pour être *chanté*, non pour être simplement lu.

Pour l'exposition du système adopté, le lecteur est prié de se reporter comme toujours aux deux préfaces de *la Walkyrie;* je n'en donne ici que les règles essentielles.

1°. Respect du sens — sens général, significations particulières, images poétiques — scène par scène, phrase par phrase. Le premier devoir du traducteur est d'être fidèle, et fidèle, s'il se peut, jusqu'à la littéralité: ce n'est pas sa pensée, ce ne

sont pas ses images poétiques qu'on lui demande, mais la pensée, les images de l'auteur qu'il traduit. Il n'est pas le collaborateur de l'œuvre: il n'en est que le serviteur.

2°. Respect du texte musical dans sa forme mélodique — intervalles, valeurs, rythmes, silences — et dans la « ponctuation harmonique » de cette mélodie. Les additions ou suppressions de notes doivent être aussi rares que possible, et ne porter que sur des notes prosodiques, n'altérant ni les dessins mélodiques, ni les rythmes significatifs. Le traducteur doit être fidèle à la musique comme au poème, mais il doit se rappeler que le rapport du texte à la musique, dans l'œuvre de Wagner, est variable; si donc il doit éviter le plus possible toute altération du texte mélodique vocal, il doit aussi distinguer, d'après cette relation variable des deux moyens d'expression, les points où il ne peut se permettre sous aucun prétexte l'altération la plus légère et ceux où l'addition ou la suppression d'une note, s'il s'y croit obligé, peut se produire sans détruire la valeur des formes musicales, sans même être remarquée de l'auditeur. Quant à la ponctuation harmonique — résolutions, cadences parfaites, demi-cadences, cadences rompues — elle est d'autant plus nécessaire à observer qu'elle peut fixer la valeur parfois conventionnelle et relative (légèrement variable d'une langue à l'autre) de la ponctuation littéraire.

3°. Abandon de la versification rimée et son remplacement par l'emploi d'une prose rythmée (vers métriques) suivant les rythmes du poème original. Il est évident que les inconvénients de la rime sont d'ordinaire plus considérables que ses avantages, surtout au point de vue de la fidélité au sens du texte et à l'exacte forme mélodique. Cette loi générale souffre peu d'exceptions, et ces exceptions ne sauraient exister lorsque le poème original n'est pas rimé, ce qui est le cas

pour *l'Anneau du Nibelung:* le poème original est écrit en vers métriques soumis à l'allitération, forme que rappelle dans une certaine mesure l'emploi d'une allitération relative, — non pas constante, mais fréquente, — en la présente version.

4°. Accord des accents poétiques et des accents musicaux, de la phrase littéraire et de la phrase musicale, de la pensée et de l'émotion. Cette loi résulte, à bien des égards, de la double fidélité que s'impose le traducteur, mais elle a aussi sa valeur propre, très essentielle. Il ne s'agit pas seulement ici du sens des mots et de leur répartition suivant un rythme qui puisse s'adapter au rythme du *melos:* il s'agit de leur enchaînement, de leur ordre, d'une identité à établir entre leur rythme propre et celui du *melos*. Il faut donc construire la phrase et la période de la traduction — dans les limites du possible — comme la phrase et la période du texte original. Plus on étudie l'œuvre de Wagner et plus on voit que ce qu'il est nécessaire de donner avant tout dans une traduction, c'est l'idée d'une fusion intime entre le poème et la musique, d'une incorporation nécessaire entre cette musique et ce poème. Le rythme de la pensée poétique est le même, dans l'œuvre de Wagner, que celui de l'émotion musicale. D'où cette loi que doit s'imposer le traducteur et qui contient et résume les autres: la coïncidence, poussée jusqu'aux limites du possible, des syllabes accentuées des mots significatifs correspondants, dans le texte et dans la traduction.

5°. Choix d'une langue poétique, qui, par l'extrême concision de sa forme, par sa recherche de mots courts, généraux, un peu primitifs — mots-racines en quelque sorte —, par sa stricte simplicité, par sa couleur fréquemment archaïque, par l'élimination enfin des surcharges littéraires et de toute rhétorique vaine, rappelle, fût-ce de loin, la langue poétique employée par Wagner. Je ne

signalerai, à ce propos, qu'une seule des nombreuses règles qui doivent diriger en pareil cas le travail du traducteur: éviter par tous les moyens la langue et les formules en usage dans les livrets d'opéra, même dans les meilleurs.

6°. Analogie entre la vocalité du nouveau texte français et la vocalité du texte original, dans la mesure du possible, par la coïncidence souvent rigoureuse des respirations, la similitude de certaines sonorités et de certaines émissions importantes, et par des parentés vocales nombreuses entre les correspondances et symétries d'effets des deux textes.

7°. Respect des lois véritables de la prosodie française. Ce respect, trop souvent oublié des compositeurs, est nécessaire à l'intelligibilité du texte; il est indispensable également à l'effet général, si l'on veut que l'union du poème et de la musique présente encore en français un caractère d'adaptation naturelle et non pas de superposition contrainte. Il peut donner enfin une certaine idée de la merveilleuse justesse prosodique et de la déclamation dramatique parfaite qui distinguent le texte original de Wagner.

*
* *

La question des syllabes muettes, ou, si l'on préfère, des désinences féminines des mots, est approximativement résolue en cette traduction de *l'Or du Rhin* comme dans les versions nouvelles des *Maîtres Chanteurs* et de *la Walkyrie*. Lorsqu'elles terminent un membre de phrase ou qu'elles sont suivies d'un signe de ponctuation, d'un signe musical de silence ou d'une respiration nécessaire au chanteur, les syllabes muettes sont traitées dans la traduction présente à peu près comme dans le langage ordinaire (on observera, par contre, que l'élision de l'*e* muet avec une voyelle commençant le mot suivant, quoique habi-

tuelle, n'est pas toujours forcée). D'après ces principes, il n'a pas été tenu compte, hors des exceptions extrêmement rares, de l'*e* muet final faisant suite à une autre voyelle. L'*e* muet final que précède une consonne simple n'a pas non plus, dans un grand nombre de cas, de valeur musicale mesurable. Il arrive même, quoique beaucoup moins souvent, qu'une désinence féminine formée d'un *e* muet que précèdent deux consonnes n'a pas de note correspondante. En résumé, on a cru devoir, sous la condition énoncée au début de ce paragraphe, user du droit — qui existe sans conditions dans le drame ordinaire — de négliger complètement l'*e* muet ou de le faire plus ou moins sentir, suivant les cas, afin de restreindre le plus possible l'importance illogique que beaucoup de compositeurs lui ont prêtée, et de rapprocher ainsi la déclamation française, dans les traductions actuelles, de la déclamation qui donne au drame de Wagner une couleur phonétique si intense.

Grâce à ce principe, on obtient fréquemment des effets analogues à ceux que présente le texte original: les consonnes finales où conclut avec tant de netteté et parfois de mordant la sonorité de maint vocable germanique, trouvent ainsi une sorte d'équivalence française par la chute de l'*e* muet en tant que durée musicale, et, de la sorte, je le répète, on se rapproche du langage dramatique vrai, tel qu'il existe dans la réalité de la vie, ou même au théâtre pour les œuvres non musicales. Ces effets de consonnes finales, le chant wagnérien les met en pleine évidence et en tire un grand parti; dans *l'Anneau du Nibelung* surtout, ce parti est frappant, et le rôle de Loge en particulier, dans *l'Or du Rhin*, y trouve un accent très caractéristique.

Les mots tels que *hier*, *lien*, *ruine*, etc., bénéficient, dans la présente version, de la quantité

facultative que l'on tend de plus en plus à leur reconnaître. Quelques autres diphthongues sont aussi dans le même cas. Les noms propres germaniques doivent être dits selon les règles de la prononciation allemande. Il faudra donc y observer l'accent tonique allemand (lequel est inverse du nôtre), mis en évidence du reste par les valeurs rythmiques des notes qui portent ces noms. Ainsi dans *Wotan*, *Fricka*, *Donner*, *Fasolt*, *Woglinde*, etc., c'est la première syllabe qui est la plus forte, la plus accentuée. Il convient de rappeler que le *w* allemand correspond à notre *v*, qu'on aspire l'*h* toutes les fois qu'il commence une syllabe, que le *g* est dur, que l'*u* se prononce *ou*, et que la diphthongue *ei* a un son analogue à celui de notre *aï*.(1) Au point de vue de l'orthographe des noms, Wagner ayant écrit tour à tour *Nibelung* et *Niblung*, j'ai usé de la même liberté, comme aussi j'ai employé les deux formes *Flosshilde* et *Flosshild'*, par analogie avec les deux orthographes qu'admet Wagner pour le nom de la Walkyrie Brünnhilde. Enfin je me suis servi des pluriels *Alben* et *Nibelungen*, ce dernier ayant depuis longtemps conquis droit de cité en France dans les travaux d'érudition, d'histoire littéraire et de critique.

En un certain nombre de passages, deux leçons différentes m'ont paru présenter des avantages à peu près équivalents: par exemple, étant donnée la richesse de sens de telle ou telle phrase de Wagner, la première leçon rendait surtout une partie de ce sens, la seconde en exprimait mieux l'autre partie: ou bien encore la première était d'une littéralité plus stricte, la seconde un peu

---

(1) On pourra, sur ce dernier point, faire exception pour le nom propre *Freia*, qui, a pris en France une prononciation conventionnelle un peu inexacte, mais tolérable à la rigueur.

plus littéraire ou plus vocale. En pareil cas, l'éxécutant peut choisir: l'une des leçons figure dans le corps du texte, l'autre est renvoyée en bas de page, en *variante*.

On s'étonnera peut-être de trouver dans le nouveau texte français le mot *Rheingold*. Je ne l'ai pas plus traduit, en principe, que je n'ai traduit — ne croyant pas que cela fût possible de façon heureuse et pratique — des mots comme *Walhall*, *Nibelheim* et *Riesenheim*. Il est clair cependant que l'on peut faire à ce parti, pour le mot *Rheingold*, de fortes objections; si fortes même, que j'ai toujours accompagné ce terme germanique (encore un coup intraduisible si l'on respecte le texte musical) de la variante française *Or pur*. Outre cette variante, j'indique ici la transposition française *Rhingloire*, qui, si étrange qu'elle paraisse, garderait une certaine analogie de couleur avec le mot du texte original. Quoi qu'il en soit, il me semble que l'emploi du mot même de Wagner, *Rheingold*, pour désigner l'Or du Rhin, ce talisman splendide et fatal de la toute-puissance, n'est pas plus impossible — à titre exceptionnel, bien entendu — que l'emploi du mot «zaïmph» pour désigner le voile mystérieux de Tanit. Ajouterai-je que si le mot *Gral* ou *Graal*, probablement celtique d'origine mais qui n'appartient régulièrement à aucune langue actuelle, peut et doit être employé pour désigner le divin Trésor que Parsifal délivre, il est bien conforme à l'esprit de Wagner de conserver, même en français, un terme spécial pour désigner le Trésor caché dans les flots du Rhin? Le musicien-poète n'a-t-il pas toujours considéré le Gral béni comme succédant à l'Or du Rhin, dont il est l'idéalisation, la sanctification chrétienne? Un autre motif est encore venu se joindre à ceux-là: j'avouerai, quand l'on en devrait sourire, que l'effet «verbal», d'une si

belle sonorité, contenu dans le mot *Rheingold*, me paraît inséparable, — en la scène de l'éveil de l'Or et la scène finale, — de l'effet musical qui le porte, de cette splendide succession formée de l'accord de septième de sensible (tel quel ou altéré) se résolvant avec une sorte d'ivresse sur l'accord parfait majeur; en ces passages, je ne suis pas capable de concevoir que les voix chantent d'autres syllabes que celles-là . . .

*
* *

Dans la préface à la version des *Maîtres Chanteurs* publiée à l'état de poème séparé, j'ai sommairement indiqué les différences qui existent entre la langue des *Maîtres* et celle de *l'Anneau*, et les conséquences qui en résultent au point de vue de la traduction, pour ces deux œuvres si dissemblables. Il existe également des différences notables, quoique beaucoup moindres, entre les quatre ouvrages qui constituent le drame de *l'Anneau*, mais elles résultent des rapports entre le poème et la musique bien plus que des variations de la langue.

Comme plusieurs commentateurs du maître l'ont remarqué — M. Chamberlain mieux que tout autre — la relation change, du début à la fin de *l'Anneau*, entre l'importance du poème et l'importance de la musique. Qu'on m'entende bien: il ne s'agit pas ici du contenu dramatique de ce poème ou de cette musique, mais des moyens d'expression qui les caractérisent dans ce qu'ils ont de plus distinct; il s'agit de la valeur «verbale» du texte poétique et de l'importance musicale de la symphonie dramatique. Dans un œuvre aussi vaste et développée, aussi complexe à quelques égards, il était naturel que les parties explicatives, indicatrices, notionnelles, eussent un rôle plus considérable au début de cette œuvre qu'à la fin. On peut dire que, dans *l'Or du Rhin*,

il y a primauté marquée du verbe sur la musique envisagée en tant que musique; cette primauté existe encore, quoique bien moindre, dans *la Walkyrie*, surtout en raison de certaines scènes au 1er acte et de la plus grande partie du 2e; *Siegfried* présente l'équilibre idéal de ces deux modes d'expression, au moins dans les deux premiers actes; *le Crépuscule des Dieux* nous fait voir un gigantesque développement symphonique dont l'expression puissante dépasse et submerge pour ainsi dire les moyens expressifs du poème, si beau que ce poème soit d'ailleurs (1).

Le rôle spécial de la parole dans *l'Or du Rhin*, devait donc, sans modifier les principes généraux de traduction, me conduire à rechercher plus que partout ailleurs une littéralité très précise et une valeur en quelque sorte toute «corporelle» *(leiblich)* du langage. J'ai dû aussi caractériser le plus nettement possible le rythme verbal par l'intensité sonore des consonnes, le matérialiser par une évocation plus fréquente de l'allitération. On remarquera donc que ces passages allitérés ou pourvus tout au moins d'une certaine couleur sonore sont relativement plus nombreux dans la présente traduction que dans les autres. J'en

---

(1) Ce n'est pas l'union entre le poème et la musique que j'examine en ces lignes, cette identité d'émotion qui a engendré l'un et l'autre, cette unité profonde imprégnant et vivifiant tout le drame («conçu, comme le dit Wagner, dans le sein maternel de la musique»). Je prie qu'on veuille bien ne pas me faire dire ce que je ne dis point, n'ayant voulu parler que des rôles inégaux que Wagner a légitimement attribués, suivant les cas, à la parole et à la musique dans *l'Anneau du Nibelung*, pour extérioriser sa conception et la communiquer à l'auditeur. Et ce que j'ai dit suppose également que l'œuvre est exécutée dans les conditions propres à Bayreuth, avec l'orchestre caché, la musique demeurant ainsi à son plan, fidèle à sa vraie fonction.

citerai un exemple: discutant avec M. Chamberlain sur les traductions possibles des mots de Woglinde: « *Walle zur Wiege* », j'obtins de mon éminent correspondant cet avis que le sens pur et simple de ces mots importait moins que leur valeur sonore, quasi matérielle. Il s'agit en ce passage d'un langage élémentaire, presque onomatopéique, chanté par un être élémentaire lui-même; langage où la part de l'idée est très restreinte à côté de ce que l'on pourrait nommer la joie de la sensation toute spontanée. C'est là ce que l'allitération wagnérienne évoque merveilleusement... Aussi le fait matériel que suggère le mot *Wiege*, *(berceau*, *oscillation*, *bercement d'onde* qui va d'une lame à l'autre, d'une rive à l'autre, et berce Woglinde elle-même, fille de l'onde, en ce mouvement incessé), est surtout compris dans le rythme de la phrase, le rythme berceur des syllabes, la répétition de la consonne *w (v)*... Plus que le mot français *bercer* le mot *verser* me parut satisfaire à ces conditions générales, et propre à agir directement par sa sonorité même, qui allitérait avec les précédentes; d'ailleurs son sens évoque aussi le bercement, chaque flot se versant pour s'enfler de nouveau, et versant avec lui Woglinde à d'autres ondes. C'est ainsi que la traduction du passage: « *Woge*, *du Welle*, — *walle zur Wiege*... » devint: *Vogue*, *ma vague*, — *vogue et te verse*....

Ceci peut suffire à indiquer en quel esprit j'ai essayé d'établir, pour *l'Or du Rhin*, un texte fidèle et approprié à la musique. Comme dans les autres drames du maître, la solution exacte d'un tel problème est radicalement irréalisable, mais il n'est pas inutile, pour la juste compréhension de l'œuvre en France, de travailler à s'en approcher dans la mesure du possible.

Mai 1897.

PERSONNAGES.

WOTAN, DONNER, FROH, LOGE,	Dieux.
FASOLT, FAFNER,	Géants.
ALBERICH, MIME,	Nibelungen.
FRICKA, FREIA, ERDA,	Déesses.
WOGLINDE, WELLGUNDE, FLOSSHILDE,	Filles du Rhin.

Nibelungen.

– La 1re nouvelle berse sert dans toute la pièce. –

– Au 1er tableau un tulle vert est descendu à l'avant-scène, et reste pendant tout le tableau sans bouger.

Rampe bleue 50V. (pas engrainé)
1re nouvelle bleue 80V. - 2-3mes bleues 90V. - (engrainées)
1re nouvelle blanche 70V. (pas engrainée)
TC 70V. (2 petits portants bleus - 3 et 1 bleue)
TJ sur résistance l'Or (coupé) (2 bleus perdus en magasin)
l'Or est agraffé au rocher 2 AR.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au fond du Rhin.

Crépuscule verdâtre, qui s'éclaircit vers le haut de la scène et s'assombrit vers la région inférieure. Toute la hauteur de la scène est emplie par les eaux du fleuve, dont le courant, sans arrêt, va de la droite vers la gauche. Vers les profondeurs, les flots semblent se dissoudre en un brouillard liquide, toujours de moins en moins dense, de telle sorte que tout au fond, sur une hauteur à peu près égale à celle de la taille humaine à partir du sol, l'espace paraît complètement libre d'ondes, qui coulent et passent comme des nuages au-dessus de ce fond ténébreux. Des récifs escarpés surgissent partout des profondeurs et entourent ainsi la scène; le sol, dans toute son étendue, est un chaos de blocs de rochers, de façon à ne présenter aucune surface entièrement plane et à s'ouvrir de tous côtés sur des crevasses encore plus profondes.

Autour d'un récif qui occupe le milieu de la scène et dresse sa pointe élancée jusque vers les ondes supérieures plus denses et pénétrées d'une plus claire lueur crépusculaire, une des FILLES DU RHIN nage et décrit des circuits gracieux.

WOGLINDE.

Weia! Waga!
Vogue, ma vague,
vogue et te verse!
Wagalaweia!
Wallala weiala weia!

LA VOIX DE WELLGUNDE
(venant d'en haut).

Woglinde, veilles-tu seule?

WOGLINDE.

Si Wellgunde vient, je suis deux!

WELLGUNDE
(plongeant des flots supérieurs vers le récif).

Fais voir si tu veilles.
(Elle essaye d'attraper WOGLINDE.)

WOGLINDE
(qui lui échappe en nageant).

Certe en lieu sûr!
(Elles se poursuivent en se lutinant et cherchent à s'attraper.)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LA VOIX DE FLOSSHILDE
(venant d'en haut).

Heiala weia!
Sœurs vagabondes!

WELLGUNDE.

Flosshilde, viens!
Woglinde fuit:
aide à saisir la glissante!

FLOSSHILDE
(qui plonge plus bas et passe entre les deux joueuses).

C'est mal garder
l'Or endormi; (1)
sur son repos
veillez de plus près,
ou maints regrets vous viendront!

Avec des cris joyeux, les deux sœurs se séparent vivement: FLOSSHILDE essaye d'attraper tantôt l'une, tantôt l'autre; elles lui échappent, et finalement se réunissent pour donner ensemble la chasse à FLOSSHILDE; folâtrant et riant, elles vont ainsi, rapides, glissant comme des poissons de récif en récif.

Pendant ce temps, sorti d'une crevasse ténébreuse et grimpant sur un rocher, ALBERICH a surgi de l'abime. Il s'arrête, encore environné d'obscurité, et, contemplant les jeux des Ondines, il y prend un plaisir croissant.

ALBERICH.

Hé hé! Les Nixes!
Vous si mignonnes,
peuple envié!
Du Nibelheim noir,
j'irais bien vers vous,
si vers moi vous veniez!

(Les Ondines interrompent leurs jeux lorsqu'elles entendent la voix d'ALBERICH.)

WOGLINDE.

Hei! qui est là?

WELLGUNDE.

C'est sombre et ça parle.

FLOSSHILDE.

Vois qui nous épie!

---

(1) *Var.:* Sur l'Or qui dort
mal vous veillez;

(Elles s'enfoncent davantage et reconnaissent le Nibelung.)

WOGLINDE et WELLGUNDE.
Fi! l'horrible!

FLOSSHILDE
(remontant rapidement).
Vite vers l'Or!
Le Père craint
pareil ennemi.

(Les deux autres la suivent, et toutes trois se rassemblent promptement autour du récif central.)

ALBERICH.
Vous, dans l'onde!

LES TROIS FILLES DU RHIN.
Que cherches-tu, monstre?

ALBERICH.
Est-ce gêner
vos jeux qu'admirer leur joie?
Plus bas dans l'abîme,
le Niblung
se plairait et jouerait avec vous!

WOGLINDE.
Il veut nous rejoindre?

WELLGUNDE.
Est-ce un railleur?

ALBERICH.
Combien brillant
votre éclat reluit!
Qu'il serait bon
d'en serrer quelqu'une en mes bras,
si son vol m'approchait!

FLOSSHILDE.
Je ris de ma peur:
le monstre nous aime!
(Elles rient.)

WELLGUNDE.
Le drôle lascif!

WOGLINDE.

Qu'il nous connaisse!

(Elle descend, se laissant glisser sur la pointe du rocher au pied duquel ALBERICH est arrivé.)

ALBERICH.

Elle glisse vers moi.

WOGLINDE.

Approche à présent!

ALBERICH

(il escalade la cime du rocher avec une agilité de Kobold, mais pourtant en étant obligé de s'arrêter plusieurs fois.)

Roc gluant
de glaise glissante!
Combien je glisse!
Des mains et des pieds
je ne puis m'accrocher
à ce sol qui m'échappe!

(Il éternue.)

L'eau m'inonde
les narines:
ô toux maudite!

WOGLINDE

(riant).

Bruit qui sied
à mon fier galant!

ALBERICH.

Sois toute à moi,
ô femme enfantine!

(Il cherche à l'étreindre.)

WOGLINDE

(échappant à son étreinte).

Si tu me veux,
viens donc jusqu'ici!

(Elle a atteint un autre récif. Ses sœurs rient.)

ALBERICH

(se grattant la tête).

Hélas! tu t'enfuis?

Viens encore!
Vois ma peine
à te suivre en ton vol.

WOGLINDE
(glisse jusqu'à un troisième rocher, situé plus bas).
Viens vers le fond:
bien sûr tu m'attrapes!

ALBERICH
(descendant en toute hâte).
J'y veux donc descendre!

WOGLINDE
(montant rapidement sur un roc élevé qui se trouve de côté)
Ensuite remonte!
(Toutes les Ondines se mettent à rire.)

ALBERICH.
Comment me saisir
du sot poisson?
Tremble, menteuse!
(Il veut grimper en hâte vers elle.)

WELLGUNDE
(elle s'est laissée glisser sur un écueil placé de l'autre côté à une plus grande profondeur).
Heia! Beau Gnome!
Dis, m'entends-tu?

ALBERICH
(se retournant).
C'est toi qui m'appelles?

WELLGUNDE.
Ma voix te prévient:
vers moi va plutôt,
Woglinde est fausse!

ALBERICH
(qui se hâte, parmi les rocs jonchant le fond, vers WELLGUNDE).
Tu vaux bien mieux
que cette sauvage,
qui, moins brillante,
échappe et glisse. —
Mais plonge un peu,
si tu me veux plaire!

WELLGUNDE
(descendant encore un peu vers lui).

Te suis-je assez près?

ALBERICH.

Non pas encor!
D'un bras aimable
viens m'enlacer,
que je caresse
ta nuque avenante,
pressant contre moi
la douceur de ton sein qui soupire!

WELLGUNDE.

Puisque d'amour
tu rêves l'ivresse,
fais voir, bel Albe,
quel est ton aspect?
Fi, le monstre
au visage velu!
Gnome noir
et de soufre imprégné!
Cherche une belle,
à qui tu plaises!

ALBERICH
(cherchant à la retenir de force).

Que je plaise ou déplaise,
du moins je te tiens!

WELLGUNDE
(remontant rapidement vers le récif central).

Tiens fort, sans quoi je m'enfuis!
(Toutes les trois se mettent à rire.)

ALBERICH
(l'invectivant de loin en sa colère).

Fausse enfant!
Froid et traître poisson!
Si je ne brille
et saute à ta guise,
lisse et leste, —

hé! va plaire aux anguilles,
si ma peau te répugne!

FLOSSHILDE.

Que grondes-tu?
Gnome attristé?
Pour deux tu brûlas:
prends la troisième,
doux accueil
va consoler ton cœur!

ALBERICH.

Tendre voix
qui me ravit! —
Quel grand bonheur
d'en trouver trois!
Sur trois je peux plaire à quelqu'une;
mais d'une autant dire aucune! —
Dois-je te croire,
descends jusqu'à moi!

FLOSSHILDE
(plongeant plus bas vers ALBERICH).

Vous fûtes folles,
sœurs aveugles,
qui niez sa beauté!

ALBERICH
(s'approchant d'elle en toute hâte).

Vilaines et folles
je les déclare,
puisque ta grâce me rit!

FLOSSHILDE
(le câlinant).

O chante encor
ton chant si doux;
son charme enchante mes sens!

ALBERICH
(confiant, et la caressant).

Mon cœur bat
et brûle tremblant,
à de si tendres éloges.

FLOSSHILDE
(le repoussant un peu avec douceur)

Combien ta grâce
égaie mes yeux!
à ton clair sourire
mon cœur se plaît!
(Elle l'attire tendrement contre elle.)
Homme adoré!

ALBERICH.

Fille charmante!

FLOSSHILDE.

Si tu m'aimais!

ALBERICH.

Si je t'ai toute!

FLOSSHILDE
(l'entourant complètement de ses bras).

Ton regard aiguisé,
et ta barbe rebelle,
le voir, la saisir à jamais!
Les piquants de ta tête
aux crins hérissés,
qu'ils flottent sur Flosshild' sans cesse!
Tes aspects de crapaud,
et tes cris croassants,
je veux, muette d'amour,
seuls, les voir, les entendre!

(WOGLINDE et WELLGUNDE, plongeant plus bas, se sont rapprochées d'eux, et elles poussent maintenant un bruyant éclat de rire.)

ALBERICH
(effrayé, et sursautant des bras de FLOSSHILDE).

Cœurs méchants, vous raillez!

FLOSSHILDE
(s'arrachant soudain à son étreinte).

Ainsi doit finir la chanson!

(Elle fend l'onde vers les hauteurs, d'un élan rapide, avec ses deux sœurs, et se met à rire avec elles.)

ALBERICH
(avec des cris déchirants).

Las! hélas!
Malheur! Malheur!
Cette autre, si tendre,
me trompe à son tour? —
O filles fausses,
race brillante et traîtresse!
Sont-ce vos jeux,
perfides nageuses des flots?

LES TROIS FILLES DU RHIN.

Wallala! Lalaleia! Lalei!
Heia! Heia! Haha!
Fi, le pauvre Albe!
Folle est ta rage!
Suis l'avis qu'on te donne!
Pourquoi, inquiet,
n'attaches-tu point
la fille qui te plaît?
Sûrs et constants
sont nos cœurs
pour tout galant qui nous tient. —
Saute après nous,
et cesse tes cris!
Notre fuite est lente en ces flots!

(Elles se séparent en nageant, et s'élancent en tous sens, tantôt descendant, tantôt s'élevant, pour exciter ALBERICH à leur donner la chasse.)

ALBERICH.

Comme en mon corps
un feu dévorant
s'allume et brûle!
Rage, amour,
flamme ardente
prend tout mon être! —
Vous qui riez, menteuses,
mon désir vous poursuit,
et l'une au moins sera prise!

Avec des efforts désespérés il se met en chasse: il escalade les rocs avec une effrayante agilité, bondissant de récif en récif, essayant de saisir les Filles, tantôt l'une, tantôt l'autre; mais elles lui échappent toujours, jetant des éclats de rire moqueurs; il chancelle, se rue dans les profondeurs, grimpe de nouveau en toute hâte sur les rochers élevés, — jusqu'à ce qu'il perde finalement patience: écumant de rage, il s'arrête, et menace les Ondines de son poing fermé.

ALBERICH
(presque hors de lui).

Qu'une me tombe en main!

Il reste ainsi, en proie à une rage muette, le regard levé vers les hauteurs, où, pendant tout ce qui suit, ce regard va se trouver sans cesse attiré et comme enchaîné.

D'en haut, à travers les ondes, une clarté de plus en plus vive a pénétré; cette clarté allume maintenant, en un point élevé du récif central, un éclat d'or rayonnant et éblouissant: une magique lumière d'or s'irradie de ce point dans l'étendue des eaux.

WOGLINDE.

Sœurs, l'aube!
L'éveilleuse sourit dans l'abîme.

WELLGUNDE.

Par les vertes eaux
son rire salue le Dormeur.

FLOSSHILDE.

Vite elle l'embrasse
pour qu'il s'éveille.

WELLGUNDE.

Vois, il vibre
d'un vif rayon.

WOGLINDE.

Dans la vague au loin
luit son astre éclatant.

TOUTES TROIS
(ensemble, et nageant, gracieuses, autour du récif).

Heiaïaheia!
Heiaïaheia!
Wallalallalala leiaïahei!
Rheingold! (1)
Rheingold! (1)
Joie et clarté,
tu brilles et ris si beau!
Gloire de feu

(1) *Var.:* Or pur!

s'enflamme en ta couche sacrée!
Heiaïahei!
Heiaïaheia!
Veille, ami,
veille, gai!
Rondes d'ivresse
rient devant toi:
fleuve de feu,
flamme des flots,
tout flue et flamboie
et chante et se plonge
en l'éclat et la joie de ton lit!
Rheingold! (1)
Rheingold! (1)
Heiaïaheia!
Wallalaleia iahei!

ALBERICH

(dont les yeux, puissamment fascinés par l'éclat, demeurent hagards et fixés sur l'Or).

Quel est, ô Filles,
l'éclat qui luit là-bas?

LES TROIS FILLES DU RHIN

ensemble d'abord, puis parlant alternativement et reprenant ensuite toutes trois).

Pauvre ignorant, d'où sors-tu,
que du Rheingold (2) tu ne sais rien? —
Le Gnome ignore
cet œil des ondes,
cet Or qui veille ou dort? —
la sublime étoile
éclose en l'abîme,
perçant les flots de ses feux? —
Vois nos fêtes,
nos jeux dans sa flamme!
Si tu veux
t'y baigner et vivre,
viens vite et nage avec nous!
(Elles rient.)

(1) *Var.:* Or pur!
(2) *Var.:* que de l'Or pur

ALBERICH.

Tout cet Or ne sert
qu'à vos jeux de nageuses?
Pour moi ce n'est guère!

WOGLINDE.

Il n'eût raillé
l'Or radieux,
s'il en savait les merveilles!

WELLGUNDE.

Du monde tout
l'héritage est promis,
à qui du Rheingold (1)
forge l'Anneau,
qui force et pouvoir lui vaudra.

FLOSSHILDE.

Le Père ordonne
que sans relâche
l'on surveille
le pur trésor,
pour qu'un traître aux flots ne l'enlève:
donc paix, bavardes sans fin!

WELLGUNDE.

O sœur prudente,
pourquoi nous gronder?
Sais-tu donc pas
qui seul de tous
pourrait forger cet Or?

WOGLINDE.

Seul qui d'Amour
la loi renie,
seul qui d'Amour
la joie bannit,
lui seul contraint par un charme
l'Anneau à naître de l'Or.

WELLGUNDE.

Aussi nous sommes
sans nul souci:

(1) *Var.:* à qui de l'Or pur

Archives de la Ville de Bruxelles

car tous les êtres aiment;
nul ne renie la tendresse.

WOGLINDE.

Surtout celui-ci,
cet Albe lascif:
d'amour ardent
il va mourir!

FLOSSHILDE.

Je n'ai plus peur,
l'ayant vu de près:
son amour brûlant
m'a presque enflammée.

WELLGUNDE.

Du soufre en feu
dans le flux des flots:
sa rage amoureuse
siffle au loin!

TOUTES TROIS
(ensemble).

Wallalalleia! Lahei!
Albe suave,
ris à ton tour!
Dans cet Or en flamme
tu brilles si beau!
Oh! viens vite, et ris avec nous!
(Elles rient.)

ALBERICH
(qui, les yeux toujours fixés, hagards, sur l'Or, a bien su écouter le rapide bavardage des trois sœurs).

Du monde tout
l'héritage m'arrive par toi?
Perdant la tendresse,
j'aurais cependant le plaisir?
(D'une voix terriblement éclatante.)
Ha! riez donc!
Le Nibelung vient vers vos jeux!

Plein de rage, il bondit vers le récif central, et l'escalade, grimpant vers la cime avec une rapidité sauvage. Les Filles

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

s'amusent à jeter des cris aigus et se séparent brusquement, et d'un élan s'élèvent dans diverses directions.

LES TROIS FILLES DU RHIN.

Heia! Heia! Heiahahei!
Gare à vous!
le Gnome rugit!
sous ses bonds les eaux
ont rejailli:
l'Amour le rend insensé!

(Elles rient, dans la folie de leur excessive confiance.)

ALBERICH

(sur la pointe du récif, étendant la main vers l'Or).

Sans peur encor?
Riez aux ténèbres,
filles des flots!
Ce feu, moi, je l'éteins;
j'arrache au rocher cet Or,
forgeant ma vengeance en l'Anneau:
car l'onde l'entend —
tel, j'abjure l'Amour!

Avec une épouvantable puissance, il arrache l'Or au récif, et précipitamment se rue avec lui aux profondeurs de l'abîme, où il disparaît rapidement. D'épaisses ténèbres nocturnes envahissent soudain tout le fleuve. Les Filles plongent éperdûment vers les profondeurs, à la poursuite du larron.

LES FILLES DU RHIN.

Sus à ce traître!
L'Or, sauvez l'Or!
Aide! Aide!
Las! Las!

Les eaux semblent descendre avec elles aux profondeurs: tout en dessous, au lointain, éclate le rire moqueur et brutal d'ALBERICH. — Les récifs disparaissent au plus épais des ténèbres; du haut en bas, toute la scène est emplie d'un grand mouvement d'ondes noires, qui, pendant quelque temps, paraissent continuer à descendre.

Au moment qu'il fait semblant de prendre l'Or, couper directement I J — et de suite après diminuer 1/2 vite les bleus au 1er repère: 1re bleue 80V. sur 1/4 m.

Précipité — Rideau.

DEUXIÈME SCÈNE.

Peu à peu, les ondes se transforment en nuages, qui deviennent graduellement de moins en moins sombres, et lorsque ces nuages se dissolvent finalement tout à fait, comme en une brume légère, on aperçoit une

libre étendue de paysage sur des sommets de montagnes,

mais baignée encore au début par les ombres de la nuit. — Le jour qui commence à poindre éclaire bientôt d'un rayonnement croissant un burg aux tours brillantes qui se dresse sur une cime rocheuse au fond du paysage; entre la cime que couronne ce château et le devant de la scène est une vallée profonde, dans laquelle le Rhin est censé couler. — De côté, sur des gazons émaillés de fleurs, WOTAN est étendu, avec FRICKA auprès de lui; ils dorment tous les deux.

FRICKA

(elle s'éveille; ses regards tombent sur le burg; elle est saisie de surprise et de frayeur).

Wotan! Epoux! réveille-toi!

WOTAN

(rêvant, à voix basse).

Le burg des joies souveraines,
s'entoure d'altiers remparts:
loi virile,
force éternelle,
règnent sans fin dans la gloire!

FRICKA

(le secouant).

Sors de tes songes
trop séduisants!
Debout donc, homme, et regarde!

WOTAN

(il s'éveille et se soulève à demi; la vue du burg attire et retient aussitôt ses regards).

Complète est l'œuvre éternelle:
aux monts superbes
le burg des dieux,
plein d'orgueil,
splendide d'éclat!
Tel mon rêve le vit,
tel mon vœu l'a voulu;
ferme et beau

brille le burg:
force et gloire à jamais!

FRICKA.

Ce bien t'enchante,
qui me fait peur?
Le burg te plaît,
je tremble pour Freia!
Cœur insouciant, tiens donc compte
du prix qui fut exigé!
Le burg s'achève,
le gage est échu:
oublies-tu seul quel est ce prix?

WOTAN.

Je sais ce que réclamèrent
ceux qui me firent ce burg;
par traité j'ai
subjugué leur orgueil,
ils m'ont bâti
l'altière demeure;
j'y règne — grâce à leur force: —
pour le prix, sois en repos.

FRICKA.

O folle humeur oublieuse!
Joie coupable et cruelle!
Si j'avais su vos traités,
au dol j'aurais fait obstacle;
mais, braves, ces hommes
éloignent les femmes,
afin que sourds à nos plaintes
tout seuls aux Géants ils s'adressent.
Tels, sans pudeur,
ils vendent, cupides,
Freia, ma soeur tout aimable,
fiers du lâche trafic!
Qu'est-il pour vous, traîtres,
d'auguste et de grand,
hors l'envie du pouvoir!

WOTAN.

Telle envie
te fut étrangère,
quand toi tu rêvas ce château?

FRICKA.

De l'époux craignant l'inconstance,
il faut qu'en pleurs je cherche
maints attraits qui l'enchaînent
loin des hasards qui l'attirent:
riche demeure,
paix et bien-être,
durent t'offrir
un tranquille repos.
Mais toi, dans ce burg, ne vois
que force et fiers remparts:
gloire et pouvoir
vont s'en accroître;
appel aux tempêtes guerrières,
se dresse l'orgueil de ce burg.

WOTAN
(souriant).

Si tu rêvas
dans ces murs de m'enclore,
au Dieu tu dois bien permettre
que, si ces murs
me gardent, je me conquière
à l'entour l'univers!
Tout ce qui vit
se plaît à changer:
ce jeu-là m'est nécessaire!

FRICKA.

Cœur barbare,
cœur sans amour!
Du pouvoir cherchant
le pauvre hochet,
tu perds, en coupables mépris,
Femme, et joies d'Amour?

WOTAN
(gravement).

Voulant te prendre pour femme,
mon œil lui-même
fut par moi mis en gage:
quel blâme vain tu m'adresses!
J'aime les femmes,
trop à ton gré!
Et Freia, la douce,
reste avec nous;
je n'eus jamais d'autre idée!

FRICKA.

Protège-la donc:
tremblante et sans aide,
là, elle arrive vers nous!

FREIA
(entrant précipitamment).

Sœur, à l'aide!
Sauve-moi, Wotan!
Du haut des roches
gronde et crie Fasolt:
c'est moi, dit-il, qu'il vient prendre.

WOTAN.

Qu'il le dise! —
N'as-tu vu Loge?

FRICKA.

Que toujours tu aies mis
en ce fourbe ta foi!
Par lui nous vint plus d'un mal,
pourtant sans cesse il t'enjôle.

WOTAN.

S'il faut oser libre,
tout seul j'ose et je lutte;
mais de qui nous hait
tirer une aide,
ruse et feinte y pourvoient,
et Loge avec art les pratique.

Il me fit faire ce pacte,
promit rachat sûr pour Freia:
sur lui je compte à présent.

FRICKA.

Et lui rôde autre part!
Là-bas les Géants
se hâtent vers nous:
où reste ton aide subtil?

FREIA.

Où restent tous mes frères,
qu'à l'aide j'appelle,
puisque Wotan me livre impuissante!
A l'aide, Donner!
Vite! vite!
Sauve Freia, mon Froh!

FRICKA.

Ceux qui t'ont trahie en leur pacte,
sont tous cachés maintenant.

FASOLT et FAFNER
(tous deux de stature géante, ils surviennent, armés de pieux puissants).

FASOLT.

Doux fut
ton sommeil:
nous autres
sans dormir faisions ton burg.
Forts toujours,
durs au mal,
nous posions
les blocs pesants;
tours à pic,
murs et portes,
font un fier
pourtour au burg altier.
Vois-le,
c'est notre œuvre;
clair et beau
il brille au jour:

entres-y;
nous — paye-nous!

WOTAN.

Dites, vous, votre prix:
qu'exige votre tâche?

FASOLT.

Le prix fut dit,
le prix qui nous va;
l'oublies-tu donc si vite?
Freia, la belle,
Holda, la libre, —
le pacte est tel —
doit suivre nos pas.

WOTAN.

Etes-vous fous
avec votre pacte?
Faites d'autres vœux:
Freia n'est pas à vendre!

FASOLT
(qui est resté un instant muet, dans sa fureur stupéfaite).

Qu'entends-je? ha!
Veux-tu trahir?
trahir le traité?
Ton épieu saint,
porte-t-il pas
des traités l'auguste rune?

FAFNER
(moqueur).

Honnête frère!
Vois-tu, sot, leur mensonge?

FASOLT.

Fils du jour,
prompt et souple,
songe et sois prudent:
aux pactes tiens parole!
Tout pouvoir
t'est venu de ces pactes;

leur règle seule
a fixé ta puissance.
Etant plus sage
et fin que nous tous,
tu mis sur nous, libres,
ta paix pour joug:
moi, je maudis ta science
moi, j'abjure ta trève,
si tu ne sais,
loyal, sûr et franc,
garder à nos pactes ta foi!
Un Géant stupide
juge ainsi:
toi, sage, sache cela!

WOTAN.

Tu feins de prendre au sérieux
ce qu'en plaisantant nous conclûmes.
L'aimable Déesse,
belle et douce,
pour vous, lourdauds, brille-t-elle?

FASOLT.

Railles-tu?
Ha! l'injuste! —
Vous que l'éclat fait rois,
race auguste et brillante,
quels fous désirs
de remparts et de tours
vous font livrer pour prix
Femme, charme et beauté!
Nous, simples, nous peinons,
tout à l'espoir de ce prix,
la Femme promise,
qui, douce et suave,
chez nous, pauvres, vive: —
et tu romps notre marché?

FAFNER.

Laisse un sot verbiage;

ce bien, l'on n'en a cure:
Freia seule
n'est guère!
mais c'est tout
qu'aux Dieux bien vite on l'arrache.
Freia garde
dans son jardin des pommes d'or;
elle seule
fait mûrir leur richesse:
ce fruit doré
donne à ses frères
à tout jamais
fraîche jeunesse;
mais leur force
tombe et s'efface,
vieux et faibles,
tous succombent,
si leur Freia leur manque:
c'est pourquoi il la faut enlever!

WOTAN
(à part).

Loge tarde trop!

FASOLT.

Vite! prends un parti!

WOTAN.

Cherche un autre prix!

FASOLT.

Nul autre! Freia seulement!

FAFNER.

Hé toi! suis nos pas!
(Ils s'avancent vers FREIA.)

FREIA
(fuyant).

Aide, contre leur rage!

DONNER et FROH
(ils accourent).

FROH
(enlaçant FEIA de ses bras).

A moi, Freia! —
Laisse-la, monstre!
Froh la protège!

DONNER
(se plaçant en face des deux Géants).

Fasolt et Fafner,
n'ai-je essayé
mon marteau déjà sur vous?

FAFNER.

Que veut ce ton?

FASOLT.

Que viens-tu faire?
Point de lutte avec vous, —
c'est notre prix qu'il nous faut.

DONNER
(brandissant son marteau).

Souvent mon bras
paya les Géants;
venez! le prix échu
pèse le poids largement!

WOTAN
(étendant sa lance entre les adversaires).

Paix, farouche!
Rien par violence!
Ma Lance garde
les pactes saints:
laisse ton lourd marteau.

FREIA.

Las! Las!
Wotan me livre!

FRICKA.

C'est donc ton dessein,
homme cruel?

WOTAN
(qui se détourne et voit venir LOGE).

Loge arrive!
(à LOGE.)
Tel est ton zèle,
pour dénouer
ce funeste pacte, ton œuvre?

LOGE
(qui est venu par le fond, montant de la vallée).

Quoi? de quel pacte
suis-je la cause?
Sans doute celui
qu'ont fait ces gens avec toi? —
Aux cimes, aux gouffres
j'erre par goût;
nul abri
ne peut me plaire:
Donner et Froh,
ils rêvent d'un sûr logis;
prennent-ils femme,
un burg doit les ravir:
un fier château,
un burg altier,
fut de Wotan le vœu. —
Tours et toit,
salle et seuil,
le burg radieux
se dresse fort et fier;
moi-même en ai
tâté les murs,
j'en ai scruté
tous les détails;
Fasolt et Fafner
ont tout prévu:
aucun bloc n'a bougé.
Je fus actif
plus que tel ici:
il ment, celui qui m'accuse!

WOTAN.

Souples,
tes feintes m'esquivent:
mais de traîtrise
garde-toi bien cette fois!
De tous les Dieux,
moi, ton seul ami,
je t'accueillis
dans leur groupe où tous t'exécraient. —
Donc parle, et parle bien!
Quand les Géants ont voulu
pour prix Freia la belle,
tu sais qu'au pacte
j'ai consenti
sur ton serment de trouver
le rachat d'un trésor si cher!

LOGE.

De mettre un zèle
sans faiblesse
à sa recherche,
tel — fut mon serment:
mais que je trouve
ce qui n'est pas,
que nul n'a vu,
pouvais-je bien le promettre?

FRICKA
(à WOTAN).

Vois le traître
sur qui tu comptais!

FROH.

C'est toi le Feu,
mais le Faux plus encore!

DONNER.

Maudite Flamme,
j'éteins ton feu!

LOGE.

Pour cacher sa honte
sot qui m'accuse!

(DONNER et FROH veulent s'élancer sur LOGE.)

WOTAN
(les arrêtant).

En paix laissez cet ami!
Son art vous est caché:
plus utile
est son juste avis,
lorsqu'il tarde à parler.

FAFNER.

Rien qui tarde!
prompt paiement!

FASOLT.

Longue est notre attente!

WOTAN
(à LOGE).

Or ça! viens, têtu!
fais tes preuves!
Où traînes-tu si longtemps?

LOGE.

Tels ingrats, Loge
en fait toujours!
Pour toi seul en peine,
j'ai recherché,
d'un vol de tempête
explorant l'univers,
un prix valable pour Freia,
tel qu'aux Géants il pût plaire.
En vain je cherche,
et vois à présent,
que le monde entier
n'a nul trésor
dont le gain remplace pour l'homme
la Femme, charme sans prix!

(Tous les assistants, captivés, laissent voir leur surprise.)

Partout où sont des êtres,
dans l'eau, la terre et l'air, (1)
Loge cherche
Loge demande,
partout où des forces,
des germes s'agitent,
ce qui pour l'homme
peut valoir
la Femme, charme sans prix?
Mais partout où sont des êtres,
le rire seul
répondit à ma voix:
dans l'eau, la terre et l'air, (1)
nul n'a voulu
laisser l'Amour! —
Un seul existe
dont l'âme a banni l'Amour:
le feu de l'Or
lui fit renier la Femme.
Du Rhin les claires Filles
m'ont gémi leur douleur:
le Nibelung,
Noir-Alberich,
les poursuivait
en d'inutiles désirs;
du Rheingold (2)
le Nain s'est saisi par vengeance:
cet Or devient
son bien le plus cher,
plus que la Femme et l'Amour.
Pour leur rouge hochet,
au gouffre enlevé,
les Filles m'ont dit leurs plaintes:
vers toi, Wotan,
va leur espoir
que ta force dompte le traître,
que l'Or au fleuve
enfin revienne,
et reste à jamais leur richesse. —

(1) *Var.:* aux flots, sur terre, aux cieux,
(2) *Var.:* de l'Or rouge

De t'instruire
je fis la promesse:
viloà ma tâche remplie.

WOTAN.

Folle tâche,
si ce n'est fourbe!
Moi-même en butte aux périls,
pourrais-je à d'autres aider?

FASOLT
(qui a écouté avec attention, s'adresse à FAFNER).

J'ai crainte de l'Or du Niblung;
toujours habile à nous nuire,
toujours pourtant le Nain
subtil esquive nos coups.

FAFNER.

Neuves ruses
s'offrent au Niblung,
grâce à l'Or puissant. —
Hé là, Loge,
dis sans mentir:
quel bien si grand vient de l'Or,
pour qu'au Niblung il suffise?

LOGE.

Les Filles
dans les flots du fleuve,
font leur hochet de ses feux:
Mais lui, si quelqu'un
en Cercle le forge,
donne un pouvoir suprême,
et livre à l'homme le monde.

WOTAN.

De cet Or du Rhin
parlent des runes:
toute emprise (1)
dort en son rouge éclat;

(1) *Var.:* tout empire

force et biens
procèdent sans fin d'un Cercle.

FRICKA.

L'Or peut-il
aussi, du vif
éclat de ses feux,
des femmes parer la beauté?

LOGE.

Qui veut garder
le cœur de l'époux,
porte toujours
les clairs bijoux,
qu'ont fait des Nains qui forgent,
prompts serviteurs de l'Anneau.

FRICKA
(à WOTAN).

Bien sûr mon époux
voudra prendre l'Or?

WOTAN.

Du Cercle être maître,
sage semble un tel acte. —
Pourtant, Loge,
quel en est l'art?
d'où puis-je avoir ce joyau?

LOGE

Un charme dompte
l'Or et fait l'Anneau;
tous l'ignorent;
un seul le sait pourtant,
qui tout Amour renie.

(WOTAN se détourne avec un découragement irrité.)

Ce point t'inquiète;
trop tard du reste!
Alberich seul sut oser;
sans peur le Gnome
a conquis le charme:
il tient en main cet Anneau!

DONNER.

Ruine et honte
vont nous frapper,
si cet Anneau lui demeure.

WOTAN.

L'Anneau soit ma chose!

FROH.

Sans maudire
les joies d'Amour on l'aura.

LOGE.

Nul art,
nul effort, c'est un jeu d'enfants!

WOTAN.

Mais quel moyen?

LOGE.

Le vol!
Un voleur l'a,
prends-le au voleur:
fut-il jamais gain plus aisé?
Mais subtil est l'art
sombre d'Alberich;
ruse et soins
sont nécessaires,
pour contraindre le larron,
et pour rendre aux Filles
les feux de l'Or,
cet Or pur qu'elles pleurent:
car tels t'implorent leurs vœux.

WOTAN.

Les Filles du fleuve?
Que sert ton conseil!

FRICKA.

De ces Filles des flots
tout me détourne:
plus d'un dans l'onde
— deuil pour moi —
séduit par leur grâce a péri.

WOTAN demeure immobile et muet, luttant avec lui-même; les autres Dieux, silencieux et attentifs, tiennent leurs regards fixés sur lui. - - Pendant ce temps FAFNER, à l'écart, s'est concerté avec FASOLT.

FAFNER.

Crois-moi, plus que Freia
l'Or brillant nous est bon:
jeunesse et joie sont fidèles
à qui tient cet Or qui les dompte.
(Ils s'avancent de nouveau vers les Dieux.)
Vois, Wotan,
quelle offre on te fait:
Freia peut rester vôtre;
j'ai trouvé
prix plus facile:
à nous, grossiers, suffiront
du Niblung les rouges Ors. (1)

WOTAN.

Etes-vous fous?
un bien qui me manque,
votre impudence l'exige?

FAFNER.

Plus lourd fut
notre labeur: (2)
sans peine
tu peux par la ruse
(qui jamais à nous n'a réussi)
du Niblung dompter l'effort.

WOTAN.

Pour vous, vais-je
me mettre en peine?
pour vous, prendre le Nain?
Sans pudeur
et plus que cupides
mon accueil vous a faits!

FASOLT
(saisissant brusquement FREIA et l'entraînant à l'écart avec FAFNER)

Viens ça, femme!
Demeure à nous!

---

(1) *Var.:* à nous, grossiers, suffira
du Nibelung l'Or brillant
(2) *Var.:* Ton burg fut
lourd à bâtir:

En gage tu nous suis
jusqu'à pleine rançon.

(FREIA jette ou grand cri: tous les DIEUX sont au comble de la consternation).

FREIA.

Las! Las! Las!

FAFNER.

Loin de vous
nous l'emmenons!
Ce gage, songes-y,
jusqu'au soir nous demeure:
nous viendrons encore;
mais, dès ce soir,
si tu n'as notre salaire,
le Rheingold rouge et beau... — (1)

FASOLT.

Alors plus d'attente,
Freia, conquise,
pour toujours chez nous nous suivra!

FREIA.

Sœur! Frères!
Aide! Aide!

(Elle est enlevée par les Géants qui s'éloignent rapidement; les Dieux atterrés écoutent son appel de détresse se perdre dans le lointain.)

FROH.

Tous, sur leurs traces!

DONNER.

Sus! que tout croule!

(Ils consultent WOTAN du regard.)

LOGE

(qui suit des yeux les Géants).

Par buissons et rocs ils vont
droit vers le val;
dans le gué du Rhin leurs pas
larges pataugent:
sans plaisir
pend Freia
tremblante sur leurs épaules! —
Heia! hei!
les brutes titubent là-bas!

(1) *Var.:* du Rhin l'Or rouge et bean... —

Par le val roule leur course:
certe, à Riesenheim seul
tous deux feront halte!
(Il se tourne vers les Dieux.)
Quel soin rend Wotan si sombre?
Les Dieux sublimes vont bien?

Une brume blême, de plus en plus dense, emplit la scène; par là, les Dieux prennent un aspect de plus en plus livide et vieilli; ils demeurent tous immobiles, dans l'attente et l'angoisse, les yeux fixés sur Wotan, qui, lui, tient ses regards dirigés vers la terre.

Loge.

Est-ce un nuage?
ai-je rêvé?
Vos traits pâlis
se fanent déjà!
De vos fronts l'éclat s'enfuit;
l'éclair de vos yeux s'est voilé! —
Ça, mon Froh,
c'est le matin! —
De ta main, Donner,
s'échappe ta masse! —
Quel mal prend Fricka?
est-elle en peine
de Wotan sombre et courbé,
qui semble presque un vieillard?

Fricka.

Las! Las!
Qu'est tout ceci?

Donner.

Mon bras fléchit.

Froh.

Le cœur me faut.

Loge.

J'y songe: sachez votre mal!
Du fruit de Freia,
nul ce matin n'a goûté:
les pommes saintes
qui viennent d'elle,

vous donnent jeunesse et vigueur,
chaque jour en vos repas.
Du bois sacré la reine
est prisonnière;
sur les branches meurt,
flétri, le fruit,
qui va, vil, en tomber. —
Mon mal est moindre;
pour moi l'avare
Freia toujours
fut peu prodigue du fruit:
car moins divin
je suis, Dieux sublimes, que vous!
Pour vous, votre force entière
était dans ce fruit:
cela, les Géants l'ont su;
c'est votre vie
qu'ils ont attaquée:
songez donc à sa garde!
Sans ces pommes,
vieux et lourds,
gris et tristes,
race raillée par tout être,
mourront les nobles Dieux.

FRICKA.

Wotan, époux!
ô malheureux!
Vois, ton délire
en riant
nous conduit de maux en maux!

WOTAN
(se redressant, dans un sursaut de soudaine résolution).

Viens, Loge!
partons tous deux!
à Nibelheim je vais descendre:
je veux y prendre cet Or.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LOGE.

Du Rhin les Filles
pleurent vers toi:
veux-tu faire droit à leurs plaintes? (1)

WOTAN
(avec violence).

Cesse, drôle!
Freia, la douce,
Freia doit être libre.

LOGE.

Comme tu veux,
moi je te guide:
droit au gouffre
descendrons-nous par le Rhin?

WOTAN.

Non par le Rhin!

LOGE.

La Faille-du-Soufre
y conduit aussi:
par là descends avec moi!

Il passe le premier et disparaît dans une fissure qui s'ouvre sur le côté; de cette ouverture des flots de vapeur sulfureuse s'échappent aussitôt.

WOTAN.

Restez jusqu'à
ce soir ici:
la Joie perdue
je veux vous la rendre par l'Or

Il suit LOGE et descend à son tour dans la crevasse: la vapeur de soufre qui s'en échappe se répand sur toute la scène qu'elle emplit rapidement d'épais nuages. Les autres personnages sont déjà invisibles.

DONNER.

Bon retour, Wotan

FROH.

Courage! Espoir!

FRICKA.

Rejoins bientôt
l'épouse angoissée!

(1) *Var.:* peut-on leur promettre justice.

Précipité — Rideau.

La vapeur sulfureuse s'obscurcit jusqu'à ce qu'elle forme un manteau de nuages complètement noirs, qui se déplacent de bas en haut; ces nuages se transforment ensuite en solides blocs et parois rocheuses, dont les crevasses constituent des sortes de failles ou couloirs de rocs, lesquels continuent sans cesse de s'élever, de façon que la scène semble s'enfoncer toujours davantage aux profondeurs de la terre.

SCÈNE TROISIÈME.

Une lueur d'un rouge sombre commence finalement à poindre de divers côtés, comme venant du lointain; on distingue, à perte de vue, un grand

abîme souterrain

qui s'étend très loin eù où paraissent déboucher, dans tous les sens, des fissures profondes et d'étroites crevasses.

ALBERICH tire par les oreilles MIME, qui pousse des cris aigus de douleur, et l'amène hors d'une galerie latérale vers le milieu de la scène.

ALBERICH.

Héhé! Héhé!
viens ça! viens ça!
Nain fallacieux! (1)
Rudes coups d'ongle
vont t'écorcher,
si tu n'achèves
comme j'ai dit,
sur l'heure l'objet merveilleux.

MIME
(hurlant).

Ohé! Ohé!
Aou! Aou!
Lâche-moi donc!
Tout est fait,
tel que tu veux,
sueurs et soins
l'ont réussi:
ôte tes ongles de moi!

ALBERICH
(le lâchant).

Que tardes-tu donc,
sans rien montrer?

(1) *Var.:* Gnome astucieux!

MIME.

J'ai peur, moi pauvre,
qu'un fil y manque.

ALBERICH.

Où donc est ce manque?

MIME
(embarrassé).

Là . . . . ici . . .

ALBERICH.

Quoi là, ici?
Donne à l'instant!

Il veut le saisir de nouveau par l'oreille; MIME, pris d'épouvante, laisse tomber un tissu de métal qu'il serrait jusque-là dans ses mains crispées. ALBERICH ramasse précipitamment l'objet et minutieusement l'examine.

Vois, fripon!
Tout est forgé,
tout est bien ajusté,
comme j'ai dit!
Ainsi le gredin
pense m'y prendre?
garder pour lui
le superbe travail
que mon astuce
à forger lui apprit?
t'ai-je compris, voleur?

(Il place l'objet sur sa tête comme un heaume de mailles.)

Le heaume entre et s'adapte:
si du secret j'essayais?
— « Nuit et brume,
nul aspect! » —

(Sa forme s'évanouit; à la place on n'aperçoit plus qu'une colonne de brume.)

Où suis-je, frère?

MIME
(regardant autour de lui avec surprise).

Où es-tu? je ne te vois pas.

LA VOIX D'ALBERICH.

Du moins tu me sens,

vilain larron!
Prends ça pour ton vol manqué!

MIME
(pousse des cris et se tord sous les coups d'un fouet qu'on ne voit point mais dont entend le bruit sur son dos).

LA VOIX D'ALBERICH
(avec des rires).

Merci, stupide!
Ton œuvre a plein succès. —
Hoho! Hoho!
Niblungen tous,
seul maître est Alberich!
Où que l'on aille
il survient et surveille; (1)
nul répit
dans votre tâche;
serfs au travail,
invisible il vous suit;
lorsque nul ne le voit,
craignez qu'il ne vienne!
tous, tremblez, sous sa puissance!
Hoho! Hoho!
place! c'est lui,
le maître des Nains! (2)

La colonne de vapeur disparaît vers le fond; venant d'un éloignement toujours plus grand, l'on entend gronder l'agitation courroucée et les éclats de fureur d'ALBERICH; des hurlements et des cris plaintifs lui répondent, sortant des crevasses et des puits inférieurs, puis se perdent, s'effacent, en des lointains de plus en plus reculés. - MIME, de douleur, s'est laissé tomber à terre; ses gémissements et ses lamentations sont entendus de WOTAN et de LOGE, qui se glissent dans la caverne par l'orifice d'une crevasse plus élevée.

LOGE.

Nibelheim s'ouvre:
aux brumes blêmes,
quel feu jaillissant d'étincelles?

WOTAN.

On geint ici:
qui gît sur le sol?

(1) *Var.:* Toute retraite
à sa vue est ouverte;
(2) *Var.:* des Niblungen roi!

LOGE
(se penchant sur MIME).
Pourquoi ces singuliers cris?

MIME.
Ohé! Ohé!
Aou! Aou!

LOGE.
Hé, Mime! Leste Gnome!
quels maux t'affolent si fort!

MIME.
Laïsse le pauvre!

LOGE.
A l'instant même,
et, bien mieux, vois:
Loge veut t'aider, Mime!

MIME
(se relevant à demi).
Qui peut m'aider?
Je dois servir
le vouloir de mon frère,
qui m'a soumis à sa loi.

LOGE.
Sur Mime s'il règne,
d'où vient son pouvoir?

MIME.
Par haine et ruse
Alberich s'est fait
de l'Or du Rhin
un brillant Anneau:
sous ce charme fort
les pauvres Nains tremblent;
par lui, tous, il nous dompte,
les Niblungen, fils des nuits. (1)
Libres de crainte,
nous forgions tous jadis,
pour nos femmes,
maints beaux bijoux,

(1) *Var.*: noir troupeau.

fins et bien niblungeniens:
joyeux étaient nos labeurs.
Mais lui, il nous force,
au fond des fissures,
pour lui tout seul
sans cesse à peiner.
Par son rouge Anneau,
l'avare devine
les feux de l'Or
au profond des rochers:
il faut que l'on cherche,
fouille et creuse,
qu'on porte et fonde
et forge à grand feu,
sans repos ni paix
du Chef gonflant le trésor.

LOGE.

Trop lâche au travail,
tu fus châtié? (1)

MIME.

Moi pauvre, ah!
c'est moi qu'il accable:
d'un heaume ouvré,
qu'il me fait faire,
lui-même règle
tout l'assemblage.
J'ai bien compris
le grand pouvoir
qui dort en ce heaume
aux réseaux d'airain;
j'aurais pour moi
voulu le garder,
et grâce au charme
à l'oppresseur me soustraire —
qui sait, oui, qui sait,
le vaincre lui-même par ruse,
et sous mon pouvoir le contraindre,

(1) *Var.:* Et toi, paresseux,
son bras t'a puni?

l'Anneau, le lui reprendre,
pour que l'esclave qu'il dompte
soit libre et l'oblige à servir!

LOGE.

Pourquoi, subtil,
n'as-tu réussi?

MIME.

Las! moi qui fis le heaume,
ce charme, ce don caché,
ce charme, je l'ai mal compris!
Qui conçut l'objet,
qui me l'ôta,
m'apprend aujourd'hui
— hélas! bien trop tard! —
quel secret gît dans ce heaume:
à mes yeux il s'efface,
et frappe, invisible,
à coups sauvages, mon dos.
Telle est ma bêtise,
et tel son prix!

(Il se frotte le dos en hurlant. Les Dieux rient.)

LOGE
(à WOTAN).

Tu vois, le prendre
est chose ardue.

WOTAN.

Mais ta ruse aidant,
nous y viendrons.

MIME
(frappé par le rire des Dieux, les examine avec une plus grande attention).

Avec vos demandes,
qu'est donc votre race?

LOGE.

Crois en nous;
nous tirerons
de peine les Niblungen noirs.

(Le bruit que fait ALBERICH gourmandant et châtiant les Nains se rapproche de nouveau.)

MIME.

Pas d'imprudence!
Alberich vient!

WOTAN.

Soit — nous l'attendrons là.

Il s'assied, tranquille, sur un bloc de rocher. LOGE, près de lui, s'adosse au roc. — ALBERICH, qui a retiré le heaume magique de sa tête et l'a suspendu à sa ceinture, pousse devant lui, le fouet brandi, toute une bande de NIBELUNGEN, qu'il ramène ainsi d'une profonde crevasse inférieure: ces Nains sont chargés de masses d'or et d'argent travaillés, qu'ils déposent et accumulent en un tas, — l'amoncellement d'un Trésor —, pressés par les continuelles injures et invectives d'ALBERICH.

ALBERICH.

Vite! Preste!
Héhé! Hoho!
Lent troupeau!
Là, en tas,
tout le Trésor!
Hé toi, ici!
Marcheras-tu?
Race honteuse!
bas vos richesses!
Dois-je m'y mettre?
Tout à mes pieds!

(Il aperçoit tout à coup WOTAN et LOGE.)

Hé! qui est là?
Qui vint ici?
Mime! Viens ça,
drôle hideux!
Qu'oses-tu dire
à ce couple rôdeur?
Va, paresse!
Veux-tu bien fuir à ta forge?

(Il chasse MIME, à coups de fouet, dans le groupe des autres NIBELUNGEN.)

Hé! à l'ouvrage!
Tous à la tâche!
Vite en vos trous!

Aux nouveaux filons
allez chercher l'Or!
Le fouet vous guette
si vous traînez!
Que nul ne s'attarde,
Mime en est gage,
sinon de ce fouet
il saura la force:
que partout mes yeux veillent,
quand nul ne m'y voit,
il s'en doute, certes, assez! —
Quoi, vous tardez?
Quoi, vous restez?

(Il ôte de son doigt l'Anneau, le baise, et l'étend d'un geste de menace.)

Tremble et frissoune,
troupeau dompté:
de l'Anneau
subis le Roi!

Les Nibelungen se dispersent (Mime avec eux) en poussant des cris aigus et des hurlements de douleur, et se sauvent, se glissant de tous côtés dans les puits et les fissures inférieures.

Alberich
(s'avançant avec colère vers Wotan et Loge).

Que faites-vous là?

Wotan.

De Nibelheim, noir séjour,
on nous conta maints récits:
hauts prodiges,
sont le fait d'Alberich;
de voir ces merveilles
nous avons grand désir.

Alberich.

Vers Nibelheim
mène l'envie:
sur de tels hôtes,
certes, j'en sais long!

LOGE.

Long sur mon compte,
Albe chétif?
Or dis: qui suis-je,
pour que tu cries?
dans l'antre froid
empli de frissons,
qui t'eût fait luire
la flamme qui flambe,
si Loge ne t'eût souri?
Que sert ta forge,
si je n'y souffle le feu?
Moi, ton proche,
et ton ami,
je goûte mal ton accueil!

ALBERICH.

Aux Albes clairs
tu ris donc, Loge,
subtil fripon?
si le fourbe les sert,
qui jadis me servit,
haha! tant mieux!
d'eux tous je ne crains rien.

LOGE.

A moi tu peux te fier.

ALBERICH.

Je me fie à ta fourbe,
pas à ta foi! —
Mais vous tous, moi, je vous brave.

LOGE.

Ton pouvoir
te fait bien vaillant:
sombre et grande s'enfle ta force.

ALBERICH.

Vois ce Trésor,

par mes Nains
là disposé?

LOGE.

Jamais je n'ai vu son pareil.

ALBERICH.

Pour aujourd'hui
le tas est pauvre:
fière et forte
sa richesse va croître.

WOTAN.

A quoi te sert tel trésor,
car triste est Nibelheim,
où rien par l'Or ne s'obtient?

ALBERICH.

L'Or que j'entasse,
et l'Or que je cache,
s'enfle au Nibelheim noir;
mais ce Trésor,
aux cavernes caché,
doit en prodiges éclore:
du monde entier
j'aurai grâce à lui l'héritage.

WOTAN.

Et comment, bon Nain, t'y prends-tu?

ALBERICH.

Dans les souffes purs des cieux,
là-haut vous vivez,
riez, aimez:
ma poigne d'Or,
vous, Dieux, va vous prendre en sa force!
Ce même Amour que j'ai maudit,
tout ce qui vit
doit le maudire! (1)
par l'Or fascinés,
que l'Or seul hante vos fièvres!
Aux monts bienheureux,

(1) *Var.:* Puisqu'à l'Amour j'ai dit adieu,
tous les vivants
doivent le dire!

au sein des délices,
planez, bercés ;
des Noirs-Albe
raillant le sort, Dieux des ivresses! —
tremblez!
tremblez!
vous autres, mâles,
domptés tout d'abord,
de vos tendres femmes —
qui m'ont tant raillé —
le Nain fera son plaisir,
l'Amour l'ayant fui! —
Hahahaha!
Est-ce compris?
Tremblez!
Tremblez devant l'ost de la Nuit,
si l'Or du Niblung surgit, (1)
des sourds abîmes, au jour!

WOTAN
(se levant brusquement).

Péris, Gnome en révolte!

ALBERICH.

Que dit l'autre?

LOGE
(s'avançant entre eux deux).

Sois donc plus calme!
(à ALBERICH.)
Qui n'est plein de surprise,
à voir ce qu'Alberich peut?
Si tout réussit à ton art,
comme par l'Or tu l'espères,
puissant plus que tous je te nomme;
car lune, étoiles,
et soleil qui rayonne,
vont par force, sans doute,
suivre ton bon plaisir. —
Mais tout d'abord il importe

(1) *Var.:* poussant le flot du Trésor,

que ces Nains qui peinent,
tes Niblungen noirs,
sans t'envier te servent.
D'un Anneau d'Or tu es maître;
ton peuple en tremble d'effroi:
mais, si tu dors,
qu'un traître se glisse,
et prenne, leste, l'Anneau,
quel art te peut, sage, sauver?

ALBERICH.

Si sage s'estime Loge!
tous les autres
semblent des sots:
qu'à lui je recoure,
cherchant son aide,
qu'on paye cher,
tel est du fripon l'espoir! —
Ce heaume sauveur,
je l'ai combiné;
un fin forgeron,
Mime, dut me le faire:
en d'autres formes,
comme je veux,
je change la mienne,
grâce au heaume;
invisible
à qui me cherche,
partout je me glisse,
caché aux regards.
Tel, sans rien craindre,
je suis sauf, même de toi,
ami plein de bonté!

LOGE.

Maint spectacle
vint me surprendre,
mais tel prodige
est nouveau pour moi.

Semblable merveille
n'est pas croyable:
car s'il me faut l'admettre,
ta puissance est éternelle.

ALBERICH.

Crois-tu que je mente
comme fait Loge?

LOGE.

Jusqu'à la preuve,
je dois nier ton dire. (1)

ALBERICH.

Bouffi d'orgueil,
l'imbécile se gonfle:
or, crève d'envie!
Choisis, et dis quel aspect
je dois prendre soudain?

LOGE.

Celui que tu veux:
mais frappe-moi de stupeur!

ALBERICH
(qui s'est coiffé du heaume).

«Grand dragon,
rampe et se roule!»

Il disparaît aussitôt; à sa place, un reptile gigantesque roule ses anneaux monstrueux sur le sol; ce dragon se dresse et avance sa gueule grande ouverte vers WOTAN et LOGE.

LOGE
(affectant d'être saisi de frayeur).

Ohé! Ohé!
Monstre effroyable!
ne mange pas Loge!
Laisse-lui l'existence!

WOTAN
(riant).

Bien, Alberich!
Gnome habile!
Tu fais bien vite
un monstre terrible du Nain!

(1) *Var.:* Sans l'avoir vu
je n'y croirai jamais.

Le reptile géant disparaît, et, à sa place, ALBERICH apparaît aussitôt sous sa forme réelle.

ALBERICH.

Héhé! les sages!
Est-ce prouvé?

LOGE.

Ma peur en est bien la preuve!
D'un grand dragon
tu pris l'apparence:
mes yeux l'ont vu,
Loge admet la merveille.
Mais, si tu t'enfles,
peux-tu te faire
petit et mince?
C'est là pour moi le vrai
moyen de fuir le danger:
Mais l'œuvre passe ton art!

ALBERICH.

Ton art à toi,
qui n'es qu'un sot!
Comment me veux-tu?

LOGE.

Que l'étroite fente t'abrite,
où peut ramper un crapaud!

ALBERICH.

Peuh! c'est simple!
Ouvre les yeux!

(Il se coiffe de nouveau du heaume de mailles.)

«Gris crapaud,
rampe et glisse!»

Il disparaît: les Dieux apercoivent sur le rocher un crapaud qui rampe vers eux.

LOGE.
(à WOTAN.)

Là, le crapaud!
Prends-le bien vite!

WOTAN met le pied sur le crapaud: LOGE le saisit à la tête et lui prend le heaume de mailles.

ALBERICH.

(qui soudain redevient visible sous sa forme réelle, tandis qu'il se tord sous le pied de WOTAN).

Ohé! Malheur!
en leur puissance!

LOGE.

Tiens-le ferme,
que je l'attache!

Il a tiré de son vêtement une corde, avec laquelle il attache les bras et les jambes d'ALBERICH; celui-ci, garrotté, se débat avec rage et cherche inutilement à se défendre; tous deux la saisissent, et le traînent avec eux vers la crevasse plus haute d'où ils sont descendus à Nibelheim.

LOGE.

Courons là-haut,
pour qu'il soit nôtre!

(Ils disparaissent, montant par la crevasse.)

Précipité - Rideau.

QUATRIÈME SCÈNE.

La scène se transforme, mais par un changement inverse du précédent; en dernier lieu, cette transformation fait apparaître la même

libre étendue de paysage sur des sommets de montagnes

que dans la deuxième scène; seulement toute cette étendue est encore voilée d'une sorte de nuée blême, comme cela avait lieu avant la deuxième transformation de décor, après le départ de FREIA.

WOTAN et LOGE, traînant avec eux ALBERICH garrotté, surgissent de la fissure latérale.

LOGE.

Là, frère,
sieds-toi d'aplomb!
Vois, cher Albe,
le monde est là,
dont tu rêves, ardent, la conquête:
quel coin, dis-moi,
m'y fixes-tu pour logis?

ALBERICH.

Vil misérable!

1-2° bleues 73V.
3-4-5-6-7-8° bleues 80V.
Un tulle est descendu du début de ce tableau au 5AV.

fripon! voleur!
Ouvre ces liens,
laisse-moi libre,
sans quoi tu paieras ton audace!

WOTAN.

Captif tu restes,
pris dans mes chaînes:
tel l'univers,
et tous les êtres,
tu les opprimais d'avance. (1)
Esclave, là, te voici, —
ta peur n'y peut contredire!
pour rompre tes liens
il faut que tu payes.

ALBERICH.

O stupide!
O fou que je fus!
O sot qui me fiais
aux menteurs!
Apre vengeance
doit me venger!

LOGE.

Veux-tu la vengeance,
sois vite libre de liens:
d'un vengeur captif
nul être libre n'a crainte.
Rêvant ta vengeance,
sans plus attendre
songe à trouver ta rançon!

ALBERICH
(brusquement).

Parlez, que vous faut-il?

WOTAN.

Tes biens; et l'éclat de l'Or. (2)

ALBERICH.

Race d'avides larrons!

(1) *Var.:* tu crus les tenir d'avance.
(2) *Var.:* et tes rouges Ors.

(A part).

Si je garde pourtant l'Anneau,
je peux leur laisser le Trésor:
de nouveau je le gagne
et sans cesse il grossit,
promptement à l'appel de l'Anneau.
L'aventure m'instruit,
et sage j'en sors:
je paye à son prix la leçon
en leur laissant tous ces hochets.

WOTAN.

Tu livres ton Or?

ALBERICH.

Détache ma main,
je vais l'appeler.

(LOGE lui délie la main droite.)

ALBERICH

(il touche l'Anneau des lèvres et murmure le commandement).

— Eh bien, les Niblungen
vont arriver:
par leurs soins dociles,
j'entends le Trésor
des abîmes monter vers le jour. —
Qu'on m'ôte ces liens accablants!

WOTAN.

Pas tant que tout n'est compté.

Les NIBELUNGEN sortent de la crevasse, chargés des objets et pièces travaillées qui forment le Trésor.

ALBERICH.

O honte sans nom!
mes tremblants esclaves
me voient moi-même enchaîné! —
De ce côté!
c'est mon vouloir!
En un tas
tout le Trésor!
Vais-je m'y mettre?

Ailleurs regardez!
Vite! Hé!
et puis que l'on parte,
prompts au travail!
Vite aux crevasses!
Gare à tous paresseux!
Je m'élance sur vos talons!

Les NIBELUNGEN, ayant entassé le Trésor, se glissent de nouveau avec terreur dans la crevasse et y disparaissent.

ALBERICH.

Je suis quitte:
ouvrez mes liens!
Et ce heaume-là,
que Loge détient,
veuillez me le rendre à présent! (1)

LOGE
(jetant le heaume de mailles sur le Trésor).

Le prix doit aussi le comprendre.

ALBERICH.

Maudit larron! —
Mais, patience!
Qui me fit cet objet
va le refaire:
car j'ai le pouvoir
que Mime subit.
Mais c'est dur
que tels trompeurs
aient pris ma subtile défense! —
Or donc! Alberich
se dépouille:
ouvrez, barbares, ses liens!

LOGE
(à WOTAN).

Le tiens-tu quitte?
peut-il partir?

WOTAN.

D'un rouge Anneau

(1) *Var.:* veuillez par bonté me le rendre!

ton doigt rayonne:
montre, Gnome!
lui, certes, aussi m'appartient.

ALBERICH
(avec terreur).

L'Anneau?

WOTAN.

Pour ta rançon
tu dois le remettre.

ALBERICH.

La vie — mais pas l'Anneau!

WOTAN.

L'Anneau, te dis-je:
pour ta vie fais à ton gré!

ALBERICH.

Si j'ai sauvé ma vie,
ce Cercle aussi je le sauve:
tête et main,
œil, oreille,
rien n'est plus ma chose
que l'Or de ce rouge Anneau!

WOTAN.

Ta chose, l'Or de l'Anneau?
Railles-tu, Albe sans honte?
Dis un peu
où tu pris le métal
duquel le joyau fut forgé?
Lui, ta chose,
que, perfide,
aux flots profonds tu ravis?
Aux Enfants du fleuve
va demander
si cet Or
en cadeau te vint d'elles,
que pour l'Anneau tu volas!

ALBERICH.

Ruse impudente!
dol effronté!
Quoi, ta fourbe
m'impute un crime
dont tous tes vœux s'enivraient?
Heureux vol
que toi-même aurais consommé,
s'il en coûtait
moins cher pour forger cet Anneau?
Quel grand bonheur,
ô traître, pour toi,
que le Niblung, moi,
étreint de détresse,
outré de rage,
j'acquière le charme terrible,
dont l'œuvre ici te sourit?
D'un cœur plein de maux,
fou d'angoisse,
l'acte maudit,
l'acte effrayant,
au gain du joyau
doit gaiement te conduire?
pour toi, pour ta joie, j'ai maudit? —
Garde-toi,
Dieu souverain! (1)
Car mon forfait
fut libre et n'atteint que moi:
mais à tout ce qui fut,
est, sera,
Dieu, attente le tien, (2)
si toi tu m'arraches l'Anneau!

WOTAN.

Mien, l'Anneau!
Tes cris n'ont rien dit
qui prouve ton droit.

(Avec une furieuse violence il arrache au doigt d'ALBERICH l'Anneau.)

---

(1) *Var.:* maître divin!
(2) *Var.:* s'attaque le tien,

ALBERICH.
(poussant un cri horrible).

Ha! — En poudre! Broyé!
Des tristes plus triste valet!

WOTAN
(qui a mis l'Anneau à son doigt et qui le contemple avec complaisance).

Je tiens là ce qui m'élève,
des plus puissants roi tout-puissant!

LOGE.

Peut-il partir?

WOTAN.

Lâche-le!

LOGE
(dénouant les liens d'ALBERICH).

Rentre au logis!
Tu n'as plus de chaînes:
Pars libre d'ici!

ALBERICH
(se remettant debout, et avec un rire de rage).

Suis-je enfin libre?
vraiment libre? —
Sachez comment
ma délivrance vous salue! (1)
Comme il vint d'un vœu maudit,
maudit soit cet Anneau!
Si par lui
j'eus toute puissance,
qu'il marque donc
de mort qui le tiendra!
Nul cœur joyeux
n'en doit jouir;
nul heureux n'en verra
flamboyer les feux;
qui le possède,
se ronge d'angoisse,
et qui ne l'a,
se dévore d'envie!

---

(1) *Var.:* Sachez donc comme
ce libre vous bénit!

Tous convoitent
d'enfin l'avoir,
mais nul ne savoure
ce bien rêvé;
sans profit qu'il soit pour son maître
mais qu'il mène à lui l'assassin!
La mort sur sa tête,
que tremble le lâche éperdu:
sa vie entière
soit une mort de désir, —
de l'Anneau seigneur,
de l'Anneau esclave!
jusqu'au jour où ma main
reprendra le bien qu'on me vole!
Tels — grondent
les vœux bénis
du Nibelung sur l'Anneau! —
Conserve-le,
garde-le bien:
l'anathème reste sur toi!

(Il disparaît rapidement dans la crevasse.)

Après l'orage à l'orchestre, monter toutes les blanches engrainées 1/2 doucement

LOGE.

Goûtes-tu
son aimable adieu?

WOTAN
(absorbé dans la contemplation de l'Anneau).

Laisse baver son envie!

Les brumes qui flottent sur le devant de la scène s'éclaircissent peu à peu.

LOGE
(regardant vers la droite).

Fasolt et Fafner
viennent là-bas;
Freia suit les Géants.

(De l'autre côté s'avancent FRICKA, DONNER et FROH.)

Entrée en scène côté J entre 3e et 4e plan. on est à 80 V. à la 6me blanche

FROH.

Ils sont revenus.

Les Géants avec Freia entrent quelques secondes après entre 4e et 5e plan côté J, mais par le dessous.

DONNER.

Salut, mon frère!

FRICKA
(se hâtant, anxieuse, vers WOTAN).

L'œuvre est-elle faite?

LOGE
(montrant le Trésor).

La ruse et la force
ont tout vaincu:
voici le prix cherché.

DONNER.

Les Géants ramènent
notre Freia.

FROH.

Quel souffle enchanté
touche nos fronts,
fraîche douceur,
qui charme les sens!
Tous les Dieux seraient tristes,
vivant loin d'elle à jamais,
par qui jeunesse éternelle,
joie et bonheur nous sourient!

Le devant de la scène est redevenu clair; dans cette lumière, l'aspect des Dieux reprend sa fraîcheur primitive; le voile de brumes demeure étendu cependant sur le fond de la scène, de telle sorte que le burg, au lointain, reste encore invisible.

FASOLT et FAFNER arrivent, conduisant FREIA entre eux deux.

FRICKA
(qui s'élance joyeusement vers sa sœur pour l'entourer de ses bras).

Sœur tout aimable,
joie et douceur!
t'ai-je à nouveau reconquise?

FASOLT
(l'arrêtant).

Paix! N'y touche pas!
Elle est nôtre encor. —

A Riesenheim,
rude frontière,
l'on a fait halte:
de soins fidèles,
le gage échu
fut gardé;
le cœur navré,
je viens le rendre:
payez aux frères
le prix promis. (1)

WOTAN.

Je tiens prêt l'échange:
de l'Or gisant
faites juste mesure.

FALSOLT.

De perdre Freia,
certes, j'ai grande douleur:
dois-je oublier son image,
que l'amas de l'Or
monte si haut
qu'à mes regards
sa fleur en entier soit cachée!

WOTAN.

Dressez l'amas
d'après Freia debout!

FAFNER et FASOLT enfoncent leurs pieux dans le sol devant FREIA, de tette sorte que ces pieux fixent la mesure de l'Or d'après le silhouette de FREIA, tant en hauteur qu'en largeur.

FAFNER.

Nos pieux sont plantés,
mesurant le gage;
comblez leurs vide avec l'Or!

WOTAN.

Vite achevez:
l'œuvre m'indigne!

LOGE.

Viens donc, Froh!

(1) *Var.*: rançon pour elle.

FROH.

Freia souffre,
vite je l'aide.

(LOGE et FROH se hâtent d'entasser les pièces du Trésor entre les pieux.)

FAFNER.

Pas si vite
et mieux appuyé!
ferme et dru
forme le tas!

Avec une brutale vigueur il pèse sur les morceaux de métal et les tasse; il se penche vers l'amas, le scrutant pour y trouver des interstices.

Je vois au travers!
qu'on ferme la fente!

LOGE.

Brutal, arrière!
ôte tes mains!

FAFNER.

Ici! remplis la fissure!

WOTAN
(se détournant, avec un découragement irrité).

Apre en mon sein
brûle l'insulte!

FRICKA
(le regard fixé sur FREIA).

Vois quel affront
frappe ma noble sœur:
elle implore une aide,
pâle et l'œil suppliant.
Dur époux!
l'Aimable te doit cette honte!

FAFNER.

Encore, ici!

DONNER.

C'est trop me taire:
folle fureur
va châtier l'effronté! —

Avance, chien!
ta mesure,
je vais la prendre à mon tour!

FAFNER.

Paix là, Donner!
gronde autre part:
ici ton bruit ne peut rien!

DONNER.
(s'élançant).

Sauf, bandit, te mettre en poudre!

WOTAN.

Paix ici!
L'Or cache Freia déjà.

LOGE.

Plus d'Or, plus rien.

FAFNER
(mesurant le Trésor du regard).

Je vois ses cheveux briller:
jette ce heaume
sur le tas! (1)

LOGE.

Quoi? lui aussi?

FAFNER.

Vite, jette-le!

WOTAN.

Qu'on le leur donne!

LOGE
(qui jette le heaume sur le monceau d'Or).

La chose est donc faite. —
Sommes-nous quittes?

FASOLT.

Freia, la belle,
n'est plus visible:
ainsi elle est libre?
dois-je la perdre?
(il s'approche du Trésor et tâche de voir au travers.)
Las! son clair

(1) *Var.:* mets ce tissu
sur le Trésor!

regard brille encor;
de l'œil l'étoile
m'éblouit:
par une fente
il luit jusqu'à moi! —
Tant que ces yeux me ravissent,
à la femme encor je prétends!

FAFNER.

Hé! vous dis-je,
bouchez la fissure!

LOGE.

Race avide!
n'est-ce donc clair,
tout l'Or y passa?

FAFNER.

Non certe, ami!
Au doigt de Wotan
brille l'Or d'un Anneau:
donnez, qu'il ferme la fente!

WOTAN.

Quoi? cet Anneau?

LOGE.

Soyez sages!
Aux trois Nixes
revient cet Or:
Wotan songe à le leur rendre.

WOTAN.

Que contes-tu là?
Le prix de tant de peine,
sans effroi j'entends le garder!

LOGE.

Mal m'a pris
de le promettre
naguère aux Filles en pleurs!

WOTAN.

Ta promesse est nulle pour moi:
l'Anneau conquis me demeure.

FAFNER.

Mais là pour prix
tu vas le remettre.

WOTAN.

Tous vos vœux effrontés,
tous, j'y accède, —
mais pour l'univers
je ne livre pas cet Anneau!

FASOLT

(saisit FREIA avec fureur, derrière le Trésor, et l'entraîne en avant).

Plus d'échange!
l'ancien traité!
c'est nous que Freia va suivre!

FREIA.

Aide! Aide!

FRICKA.

Dieu cruel,
livre-leur tout!

FROH.

Donne ton Or vite!

DONNER.

Jette l'Anneau donc!

WOTAN.

Vous, laissez-moi!
L'Anneau reste mien!

FAFNER retient encore FASOLT qui veut s'en aller. Tous les Dieux demeurent consternés; Wotan en courroux se détourne d'eux. La scène s'est obscurcie de nouveau; de la crevasse latérale des rochers surgit une lueur bleuâtre: et, dans cette crevasse, ERDA devient soudain visible pour WOTAN; elle s'élève du gouffre jusqu'à mi-corps; sa forme est majestueuse, amplement baignée par les ondes de sa longue chevelure noire.

ERDA

(étendant la main vers WOTAN en manière d'avertissement prophétique).

Cède, Wotan, cède!
Fuis l'Anneau maudit!
Sans recours
ruine et désastre
vont vers toi par lui.

WOTAN.

Qui donc es-tu, prophétesse?

ERDA.

Tout ce qui fut, m'est connu;
ce qui devient,
ce qui doit être,
l'est aussi:
du monde éternel
l'Urwala,
Erda, vient t'avertir.
Trois des filles,
sœurs premières,
sont nées de moi:
mes oracles,
tu les sauras par les Nornes.
Pourtant ton péril
me conduit
moi-même vers toi:
songe! songe! songe!
Tout ce qui est — passe.
Le Soir des Dieux
est près de poindre:
j'adjure, — jette l'Anneau!

Elle s'enfonce lentement jusqu'à la poitrine, tandis que la lueur bleuâtre commence à s'obscurcir.

WOTAN.

Un sens caché
sonne en ta voix:
reste, pour mieux m'instruire!

Elle va disparaître

ERDA
(en s'évanouissant).

Je vins vers toi —
tu sais assez:
songe, veille, et crains!

(Elle disparaît complètement.)

WOTAN.

Dois-je vivre en ces craintes —

je veux t'étreindre,
pour tout apprendre!

Il veut s'élancer dans la crevasse, pour retenir ERDA; DONNER FROH et FRICKA se jettent au-devant de lui, et l'arrêtent.

FRICKA.

Arrière, cœur dément!

FROH.

Arrête, Wotan!
Laisse l'Auguste,
suis ses conseils!

DONNER
(aux Géants).

Vous, Géants!
restez encore:
cet Or, on vous le donne.

FREIA.

Puis-je le croire?
votre Holda
vaut-elle un prix si cher?

(Tous attendent, les regards fixés sur WOTAN.)

WOTAN.

A moi, Freia!
enfin sois libre:
sœur rachetée,
rends-nous jeunesse et douceur! —
Géants, prenez votre Anneau!

(Il jette l'Anneau sur le Trésor.)

Les Géants lâchent FREIA; celle-ci s'élance, joyeuse, vers les Dieux, qui tour à tour, longuement, l'accueillent tout transportés de joie et lui prodiguent de tendres caresses.

FAFNER

(déploie aussitôt un énorme sac et se met en devoir d'y entasser le Trésor).

FASOLT
(se jetant au-devant de son frère).

Hé, avide!
laisse ma charge!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Juste partage
entre frères!

FAFNER.

Mieux à la femme qu'à l'Or
ton sot amour rêvait;
je fis ce troc
malgré ta démence.
Sans nul partage
tu voulais Freia pour toi:
quant au Trésor,
assurément
la plus grosse part me revient!

FASOLT.

Traître voleur!
Toi, m'insulter?
(aux Dieux.)
Vous, soyez nos juges:
comme il se doit
réglez le partage!
(Wotan se détourne avec dédain.)

LOGE.

De l'Or qu'il s'empare:
garde par contre l'Anneau!

FASOLT
(se jette sur FAFNER, qui pendant tout ce temps a beaucoup entassé d'Or dans son sac).

Arrière, cupide!
mien soit l'Anneau:
mien, pour son regard à elle!
(il met précipitamment la main sur l'Anneau.)

FAFNER.

Ôte ta main!
L'Anneau à moi!
(Ils luttent; FASOLT arrache à FAFNER l'Anneau.)

FASOLT.

J'ai la bague, elle est mienne!

FAFNER.

Tiens-la bien, qu'elle ne tombe!

Il frappe FASOLT de son pieu, avec fureur, et l'étend d'un seul coup sur le sol; puis, avec une hâte sauvage, il arrache au mourant l'Anneau.

Regarde donc l'œil de Freia:
car l'Anneau n'est plus à toi!

Il met l'Anneau dans le sac, où il achève d'entasser tout à son aise le reste du Trésor.

(Tous les Dieux restent immobiles, saisis d'horreur. Long et solennel silence.)

WOTAN.

Acte affreux,
effet du serment maudit!

LOGE.

Combien, Wotan,
grande est ta chance!
Plus d'un bien
te venait de l'Anneau;
qu'on ait pu te le prendre
vaut encor mieux:
tes adversaires, vois,
vont s'égorgeant,
pour cet Or, que toi tu livres.

WOTAN
(profondément secoué d'émotion).

Quelle angoisse m'oppresse!
Trouble et crainte
pèsent sur moi;
pour m'y soustraire,
qu'Erda m'instruise:
vers elle je descendrai!

FRICKA
(s'appuyant contre lui avec une tendresse câline).

Que tarde Wotan?
N'est-ce un appel,
l'éclat de ce burg,
qui pour seigneur
le veut, l'invite et l'attend?

WOTAN.

Un triste prix
paye ce burg!

DONNER
(montrant le fond de la scène, qui est encore enveloppé d'un voile de brumes).

Lourdes vapeurs
flottent dans l'air;
j'ai chagrin
de ce triste poids:
qu'aux blêmes nuées
brille l'éclair de l'orage:
ainsi le ciel sera clair!

Il a gravi une roche élevée sur l'escarpement qui domine la vallée, et brandit maintenant son marteau.

Héda! Héda! Hédo!
A moi les brouillards!
les brumes à moi!
Donner, le chef,
clame l'appel!
qu'au marteau brandi
roulent vos rangs!
Sombres vapeurs!
Souffles obscurs!
Donner, le chef,
clame l'appel!
Héda! Héda! Hédo!

Les brumes se sont rassemblées autour de lui; il disparaît complètement dans une nuée d'orage qui s'amoncelle, toujours plus épaisse et plus sombre. On entend alors son coup de marteau tomber puissamment sur la roche; un grand éclair jaillit du nuage, suivi aussitôt d'un violent coup de tonnerre.

Frère, viens ça!
fais de cet arc un chemin!

FROH a disparu avec lui dans le nuées. Soudain les nuages commencent à se dissiper; DONNER et FROH deviennent visibles; partant de la place qu'ils occupent, le pont de l'arc-en-ciel s'élève, éblouissant de lumière, au-dessus de la vallée, et va jusqu'au burg, qui maintenant rayonne du plus brillant éclat, baigné par les feux du soleil couchant.

FAFNER, qui, près du cadavre de son frère, a finalement ensaché tout le Trésor, a quitté la scène, emportant l'énorme sac sur son dos, pendant l'incantation de l'orage faite par DONNER.

FROH.

Au burg mène l'arche,
svelte et forte pourtant:
suivez sans peur
ce chemin clair et sûr!

WOTAN
(absorbé dans la contemplation du burg).

L'œil des cieux brille
au soir sublime;
aux feux du couchant
luit l'alme château:
mes regards dès l'aube
l'ont vu splendir
superbe et sans seigneur,
gloire et rêve du Dieu.
De l'aube aux ténèbres,
en maints labeurs,
sans joie on fit sa conquête!
Voici la nuit:
contre sa haine
qu'il soit l'asile enfin!
Tel — sois salué,
burg affranchi d'effroi!

(A FRICKA.)

Suis mes pas, femme:
au Walhall règne aussi!

(Il la prend par la main.)

FRICKA.

Qu'exprime ce titre?
Rien, certes, ne lui ressemble!

WOTAN.

Domptant toute crainte,
mon cœur vient d'oser:
au jour des victoires —
tout sera clair pour toi!

WOTAN et FRICKA marchent vers le pont de l'arc-en-ciel: FROH et FREIA les suivent, immédiatement après eux; DONNER vient ensuite.

LOGE
(qui s'attarde sur le devant de la scène et suit les Dieux du regard).

A leur perte ils vont en courant,
ceux qui sûrs de leur force s'estiment.
J'ai honte un peu

d'entrer dans leur groupe;
des flammes sifflantes
reprendre la forme,
cette envie me revient:
ronger et perdre
ceux qui me domptèrent,
loin d'accepter
le sort de ces fous, —
fussent-ils Dieux plus encore —
ce plan n'est point trop sot!
J'y songe, certes:
qui sait mes desseins!

Il s'éloigne avec nonchalance, comme pour fermer le cortège des Dieux.

On entend s'élever le chant des Filles du Rhin, aux profondeurs de la vallée.

Les trois Filles du Rhin.

Rheingold! (1)
Rheingold! (1)
Or pur du Rhin!
si vif et si clair
fut ton éclat pour nous!
Or pur, ta perte
fait nos plaintes!
Rendez-nous l'Or,
rendez-nous l'Or,
rendez-nous l'Or pur du Rhin!

Wotan
(qui allait mettre le pied sur l'arche lumineuse, s'arrête et se retourne).

Des plaintes montent vers moi?

Loge.

Les Filles du Rhin
se lamentent sur l'Or ravi.

Wotan.

Perfides Nixes! —
Fais cesser leurs clameurs!

Loge
(criant vers la vallée).

Vous, dans les ondes!
pourquoi ces sanglots?

---

(1) *Var.:* Or pur!

Sachez de Wotan le vœu!
Loin de vous,
enfants, brille l'Or:
que des Dieux la jeune gloire
soit votre astre toujours! (1)

Les Dieux rient aux éclats et s'avancent sur l'arche.

LES FILLES DU RHIN
(des profondeurs).

Rheingold! (2)
Rheingold! (2)
Or pur du Rhin!
Oh! si dans les flots
rayonnait ton joyau de feu!
Sûr et fidèle
est seul l'abîme:
faux et vains
ceux qui triomphent là-haut!

Au moment où tous les Dieux, sur l'arche lumineuse, s'avancent vers le burg, le rideau tombe.

---

(1) *Var.:* nouveau!
(2) *Var.:* Or pur!

IMPRIMERIE DE F. A. BROCKHAUS A LEIPZIG.

L'Or du Rhin

Partitions et Transcriptions

Chant

	Frs.
Partition complète chant et Piano grand format, texte allemand . . . . . prix net	20 —
La même, texte allemand et anglais	— —
— — Version française de *V. Wilder*	20 —

Piano seul

Partition complète grand format	— —
— — avec indication du texte pour chant et des observations scéniques, par *Kleinmichel*, petit format .	— —
Ouverture	4 —
Beyer, F. Op. 36. Répertoire des jeunes Pianistes Nr. 110	5 —
Brassin, L. Walhall, Transcription libre	7 50
Cramer, H. Potpourri Nr. 175	6 —
— Morceaux faciles Nr. 1	7 50
Gobbaerts, L. Op. 152. Transcription	6 —
Heintz, A. Perles choisies	9 —
Jaell, A. Op. 120. 1re Scène	9 —
Langhans, L. Récit de Loge	5 —
Liszt, F. Walhall, Transcription	— —
Rupp, H. Fantaisie	12 —

Piano 4 Mains

Partition complète, grand format . . . . . net	25 —
Ouverture	6 —
Beyer, F. Op. 112. Revue mélodique Nr. 57	6 —
Cramer, H. Potpourri Nr. 95	10 —
— Morceaux faciles Nr. 1	10 —
Dörstling, Cl. Motifs, arrangement facile	12 —

2 Pianos à 8 Mains

Horn, A. Entrée des Dieux au Walhall	25 —

Harmonium et Piano

Kern, L. Reminiscences	12 —
Reinhard, A. Entrée des Dieux au Walhall	10 —

Piano et Violon

Gregoir, J. & Léonard, H. Duo Nr. 38	12 —
Herman, A. Fantaisie	7 50
Wichtl, G. Op. 98. Nr. 2. Petit Duo	7 50

Flûte et Piano

Popp, W. Op. 302. Nr. 8. Transcription	4 —

Orchestre

Stasny, L. Op. 200. Tableaux musicaux	
Partition d'orchestre . . net	15 —
Parties séparées . . . . „	25 —
Zumpe, H. Entrée des Dieux au Walhall, arrangé pour orchestre à l'usage des concerts	
Partition d'orchestre . . net	10 —
Parties séparées . . . . „	15 —

Richard Wagner

L'anneau du Nibelung

Tableaux musicaux avec texte explicatif pour piano seul

	Frs.
L'Or du Rhin . . . . . prix net	8 —
La Valkyrie, en trois tableaux, chaque	7 —
Siegfried	12 50
Le Crépuscule des Dieux, en deux tableaux, chaque . . .	4 —
Parsifal, Tableaux par *Rubinstein.*	
No. 1. Parsifal et les filles fleurs	7 50
» 2. L'Enchantement du Vendredi Saint . .	7 50

Transcriptions pour Deux Pianos

à 4 et à 8 mains

L'Or du Rhin

Horn, A. Entrée des Dieux au Walhall, pour deux pianos à huit mains . . . . . 25 —

La Valkyrie

Erlich, H. La Chevauchée des Valkyries . . . . . 12 —
Horn, A. Les Adieux de Wotan et l'Enchantement du feu, pour deux pianos à huit mains . . . . . 20 —

Le Crépuscule des Dieux

Buths, J. Scène des Filles du Rhin . . . . . 12 —
Erlich, H. Marche funèbre pour la mort de Siegfried, en partition . . . . . 10 —
Rupp, H. Marche funèbre pour la mort de Siegfried, pour deux pianos à huit mains . . . . . 12 —

Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg

Behn, H. Ouverture, en partition . . . . . 12 —
Deprosse, A. Ouverture, pour deux pianos à huit mains 18 —

Parsifal

Humperdinck, E. Prélude, en partition 7 50

Siegfried-Idylle

Behn, H. Transcription, en partition . . . . . 15 —

Marche solennelle pour le Couronnement de Louis II, roi de Bavière.

(Huldigungsmarsch.)

Transcription pour deux pianos à huit mains . . . . 15 —

Trois Pianos

Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg

Livonius, A. de. Ouverture . . . . . 18 —

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel